

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LE NOUVEAU MINISTÈRE

Démission du cabinet Viviani

Un conseil de cabinet s'est tenu vendredi matin au ministère des affaires étrangères. M. Viviani, président du conseil, a fait connaître à ses collègues les raisons pour lesquelles il se croit obligé de donner la démission du cabinet.

A l'issue du conseil, M. Viviani s'est rendu à l'Elysée et a remis au Président de la République la démission du cabinet, que le Président de la République a acceptée.

Lettre au Président de la République.

Voici le texte de la lettre de démission remise par le président du conseil au Président de la République :

Paris le 29 octobre 1915.

Monsieur le Président de la République,
Lors de la dernière interpellation à laquelle j'ai répondu, j'ai dû constater, d'une part, que, malgré mes efforts, une minorité importante s'était groupée sur la formation du comité secret que j'avais formellement repoussé; d'autre part, que plus de cent cinquante députés s'étaient refusés, par leur abstention, au vote de confiance que j'avais nettement réclamé.

Je juge, et j'ai exposé cet avis à mes collègues du cabinet, que plus que jamais il est nécessaire de reformer autour d'un gouvernement l'unanimité qui ne nous avait jamais fait défaut jusqu'ici au sein d'un Parlement qui a discuté, comme c'était son devoir et son droit, les affaires publiques, d'ailleurs avec une discréption dont il faut le louer, et qui a toujours donné l'exemple de la discipline et de l'union. Je pense qu'une autre personnalité politique pourra reformer et cimenter cette union qui est le vœu de tous, et c'est pour le permettre que je remets entre vos mains, en même temps que ma démission, celle de mes collègues.

Veuillez agréer, monsieur le Président, les assurances de mon respectueux dévouement.

RENÉ VIVIANI

M. Aristide Briand est chargé de former le nouveau ministère.

Le Président de la République s'est entretenu au sujet de la situation avec le président du Sénat et avec le président de la Chambre.

Il a reçu ensuite M. Aristide Briand et l'a chargé de constituer le nouveau cabinet.

M. Briand, après s'être rendu chez M. Antonin Dubost, président du Sénat et M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, a réuni au ministère de la Justice les personnalités politiques dont il s'était assuré le concours.

Constitution du cabinet Briand

Le ministère Briand a été constitué vendredi soir. M. Briand s'est rendu à l'Elysée et a fait connaître au chef de l'Etat la liste de ses collaborateurs. Les noms des membres du cabinet paraîtront au *Journal officiel* du 30 octobre.

Voici la composition du nouveau Gouvernement de défense nationale :

Président du conseil et affaires étrangères.....	MM. ARISTIDE BRIAND
Ministres d'Etat....	DE FREYCINET LÉON BOURGEOIS ÉMILE COMBES JULES GUESDE DENYS COCHIN
Justice.....	RENÉ VIVIANI.
Intérieur.....	MALVY.
Guerre.....	Général GALLIENI.
Marine.....	Contre-amiral LACAZE
Finances.....	RIBOT.
Agriculture.....	JULES MÉLINE.
Travaux publics....	SEMBAT.
Colonies.....	DOUMERGUE.
Travail.....	X...
Commerce, postes et télégraphes.....	CLÉMENTEL.
Instruction publique et Inventions inté- ressant la défense nationale.....	PAINLEVÉ.

Les membres du nouveau cabinet seront présentés samedi matin par M. Briand au Président de la République; ils tiendront ensuite leur premier conseil pour arrêter les termes de la déclaration ministérielle qui sera lue aux deux Chambres dans leur première séance de la semaine prochaine.

Les ministres d'Etat ne reçoivent pas d'attribution de portefeuilles; ils jouissent de toutes les prérogatives attribuées à leurs collègues.

Le nouveau cabinet comprend six sénateurs et neuf députés.

Les portefeuilles de la guerre et de la marine sont attribués à deux officiers généraux: le général Gallieni et le contre-amiral Lacaze.

Aux Affaires étrangères.

M. Jules Cambon, ambassadeur de France, qui représentait la République à Berlin au moment de la déclaration de guerre, est nommé secrétaire général au ministère des affaires étrangères.

LE ROI D'ANGLETERRE sur le Front

La visite du roi d'Angleterre a produit sur le front, parmi nos soldats, la meilleure impression. Elle fut simple et cordiale. Le roi voulait se rendre compte de l'état moral de notre armée. Partout où il a passé, il a pu se convaincre que, comme les Anglais, nos troupes acceptent courageusement, avec autant d'entrain et de bonne humeur que de confiance, la campagne d'hiver qui commence. La présence du prince de Galles, dont la bravoure est déjà bien connue sur notre front, a été agréable à tous nos soldats, qui ont témoigné au jeune prince la plus vive sympathie.

Un ordre du jour.

Le commandant en chef est heureux de transmettre aux armées l'ordre du jour que S. M. le roi d'Angleterre a bien voulu leur adresser, à l'issue de sa visite sur le front français :

Soldats de France,

Je suis bien heureux d'avoir pu réaliser un désir qui me tenait au cœur depuis bien longtemps et de vous exprimer ma profonde admiration pour vos héroïques exploits, pour votre élan, ainsi que pour votre ténacité et ces magnifiques vertus militaires qui sont le fier héritage de l'armée française.

Sous la direction brillante de votre éminent général en chef et de ses collaborateurs distingués — officiers, sous-officiers et soldats, vous avez bien mérité de votre chère patrie, qui vous sera éternellement reconnaissante de vos vaillants efforts pour la sauvegarder et la défendre.

Mes armées sont bien fiers de se battre à côté de vous et de vous avoir comme camarades. Puissent les liens qui nous unissent subsister et nos deux pays rester toujours intimement liés !

Soldats ! acceptez mes salutations les plus cordiales et les plus sincères. Je ne doute pas que vous ne meniez cette lutte gigantesque à une fin victorieuse et je tiens, au nom de mes soldats et de mon pays, à vous exprimer mes chaleureuses félicitations et mes meilleurs souhaits.

Le Président de la République, qui accompagnait le roi d'Angleterre pendant son voyage, joint ses félicitations personnelles à celles qui sont adressées par Sa Majesté.

Le roi Georges V est sérieusement contusionné des suites d'une chute de cheval pendant son inspection des troupes en France.

Un témoin oculaire fournit d'intéressants détails sur la visite du souverain allié sur le front français.

C'était vers trois heures de l'après-midi. Dix automobiles du grand quartier général s'arrêtent

dans le tout petit village de V..., à trois kilomètres de S... De la première descend le roi George, accompagné du président Poincaré. De la seconde, le général Joffre et un tout jeune lieutenant en uniforme kaki, rayonnant de santé et de bonne humeur, le prince du Galles. Les présentations sont rapides. Deux généraux attendent, à l'entrée d'un petit chemin, le roi et le President. De rapides poignées de mains et le cortège officiel gagne pied un'observatoire d'artillerie sous un bombardement assez violent. Les batteries allemandes situées au nord de S... lancent deux salves de quatre obus de 150 qui viennent exploser à 200 mètres du roi et du President.

A cinq heures a lieu le départ sans appareil. Le général Joffre ouvre paternellement la portière de sa voiture à son jeune compagnon de voyage qui, la figure rougie par le vent violent qui souffle sur le plateau, semble ravi de son excursion et répond avec bonne humeur au salut militaire des poilus croisés sur la route.

Faits de guerre DU 26 AU 29 OCTOBRE

Belgique.

L'artillerie ennemie a bombardé Furnes, Loo et plusieurs points du front, dans la journée du 27. Lutte à coups de bombes au nord de Steenstraete.

Le 28, violentes actions d'artillerie sur le front Hetsas-Steenstraete.

Artois.

Dans la nuit du 26 au 27, nous avons repoussé et dispersé par notre feu de lourdes patrouilles ennemis au sud de Loos.

Le 27, après avoir fait exploser aux abords de la route d'Arras à Lille, au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, une série de puissants fourneaux de mines qui ont bouleversé les tranchées et réseaux allemands, nos troupes en ont aussitôt occupé les entonnoirs.

Elles s'y sont installées et maintenues malgré un bombardement très violent et plusieurs contre-attaques de l'ennemi qui a subi des pertes sérieuses. Nous avons fait une trentaine de prisonniers.

Au nord d'Arras, au Bois en Hache et dans la région de Roercourt, actions d'artillerie particulièrement intenses et prolongées dans la journée du 28.

Entre Oise et Aisne.

Dans le secteur de Roche (ouest de Soissons) le tir méthodique de nos batteries a causé, le 27, importants dommages aux organisations, blockhaus et abris ennemis.

Dans la soirée du 28, combats à coups de bombes et de torpilles, particulièrement violents, dans les secteurs de Puisalaine et de Quennevières.

Champagne.

Au cours de la nuit du 26 au 27, les Allemands ont tenté une nouvelle attaque contre nos tranchées de la Courtine.

Cette attaque, immédiatement enrayer par les tirs de notre infanterie et de nos mitrailleuses, a complètement échoué.

Le 27, à l'est de Reims, les Allemands ont renouvelé sur le front de la Ferme des Marquises à Prostes, leurs tentatives d'attaques avec emploi en masse de gaz suffocants.

Nos troupes ont pu se protéger efficacement contre les nappes gazeuses venues des tranchées ennemis. Elles ont brisé net, par des barrages de feux d'infanterie et d'artillerie, l'effort des assaillants qui ont été partout et complètement repoussés. De vifs combats à la grenade se sont poursuivis pendant toute la journée, sans déplacement appréciable, dans les tranchées au nord de Ville-sur-Tourbe.

L'ennemi a dirigé, le 28 et la nuit suivante, un violent bombardement sur nos positions de Tahure, de Maisons de Champagne et vers l'ouvrage de la Courtine; nos batteries ont riposté par des tirs de répression systématique sur les tranchées ennemis.

Vosges.

Une de nos reconnaissances ayant achevé, dans la journée du 28, au Reichackerkopf, la destruction d'une tranchée ennemie boule-

versée par notre canon, les Allemands ont prononcé une contre-attaque qui a été facilement repoussée.

FRONT RUSSE

Sur la rive gauche de la Dvina, au sud d'Uxkull, les Allemands ont tenté, par une attaque soudaine, sans préparation d'artillerie, de s'emparer d'un ouvrage russe. Ils ont été repoussés. Ils l'ont été de même au nord-ouest de Jacobstadt.

Dans la région à l'ouest d'Illoukst, les Allemands continuent leurs attaques en plusieurs endroits. Ils n'ont eu de succès nulle part. Au nord-est de Garbounovka, ils ont d'abord réussi à occuper certaines des tranchées russes, mais bientôt ils en ont été délogés. Ils ont essayé des pertes cruelles sous la menace d'un bombardement par leur propre artillerie.

A l'ouest du lac de Boghinsk, les Russes ont occupé le village de Voinouny.

Sur la rive gauche du Sty, l'ennemi a tenté de progresser dans la région d'Exertz, au nord-ouest du lac de Bielecz, mais, subissant de grandes pertes, il a dû reculer. Au nord-ouest de Rafalovka, les troupes russes ont envahi le village de Volka-Galouzka, y relevant des mitrailleuses et faisant des prisonniers.

Au nord-ouest de Tcharkorisk, l'ennemi, prenant l'offensive, s'est heurté à une contre-attaque et a été passé à la baïonnette. Près du village de Kamenonkha, les Allemands, après avoir attaqué à plusieurs reprises, ont été également repoussés. Le village de Boudki, à l'ouest de Tcharkorisk, est resté entre les mains des Russes.

L'ennemi, ayant déployé des forces importantes, a attaqué les troupes russes au nord du village de Koukli et au nord de Kolki. Après un combat acharné, les Russes, prenant l'ennemi de flanc, ont réussi à le rejeter, lui faisant plusieurs officiers et plus de 200 soldats.

Le nombre des prisonniers indiqué précédemment continue à augmenter et comprend beaucoup d'Allemands.

Au nord-ouest d'Olyka (qui est situé entre Louisk et Rovno), les Russes, progressant, ont occupé le village de Konstantinovka, ainsi que les retranchements ennemis.

Le 26 octobre, les Autrichiens ont continué à bombarder le front de la Drina sans obtenir le moindre résultat. Près de Vichograd (en territoire bosniaque, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de la frontière serbe), l'avance ennemie de flanc, ont réussi à le rejeter, lui faisant plusieurs officiers et plus de 1,000 fusils, un grand nombre de caisses de munitions et d'autre matériel.

FRONT ITALIEN

L'offensive italienne se poursuit avec violence sur tout le front.

Dans la vallée du Ledro, nos alliés ont occupé, le 25 octobre, les localités de Mizzolago, de Molina et de Biaseca; le même jour, l'artillerie italienne a gravement endommagé un train militaire stationné dans la gare de Santilaro, au nord de Rovereto.

Un nouveau fortin a été enlevé sur les pentes du col de Lana. Les tranchées ennemis étaient comblées de cadavres.

Les Autrichiens ont tenté, sans le moindre succès, une contre-attaque contre les positions situées au dessus de Vodil, dans la zone du monte Nero. Nos alliés ont, au contraire, réalisé de nouveaux progrès sur ce point.

Sur la hauteur de Santa-Lucia, en face de Tolmino, une offensive vigoureuse, a permis aux Italiens de faire de nouveaux progrès.

Dans la zone de Plava, un fortin a été conquis au nord-est de Globna, 106 Autrichiens dont 4 officiers ont été faits prisonniers.

Sur le Carso, action intense des deux artilleries. Les Italiens ont pris quelques tranchées et fait 55 prisonniers dont 1 officier.

DU 21 au 27 octobre, le long du front de l'Isonzo, nos alliés ont fait exactement 5,064 prisonniers dont 117 officiers; ils ont pris 1 obusier, 4 lance-bombes, 21 mitrailleuses, plus de 1,000 fusils, un grand nombre de caisses de munitions et d'autre matériel.

FRONT MONTÉNÉGRIN

Le 26 octobre, les Autrichiens ont continué à bombarder le front de la Drina sans obtenir le moindre résultat. Près de Vichograd (en territoire bosniaque, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de la frontière serbe), l'avance ennemie de flanc, ont réussi à le rejeter, lui faisant plusieurs officiers et plus de 1,000 fusils, un grand nombre de caisses de munitions et d'autre matériel.

Une attaque prononcée dans la direction de Gatzko (en Herzégovine, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de la frontière monténégrine) a été repoussée.

SUR MER

Bombardement de Varna.

Le 28 octobre, la flotte russe a bombardé les batteries et les ouvrages du port de Varna. Les aviateurs russes ont jeté des bombes sur le territoire et sur le port.

Des sous-marins ennemis ont attaqué les vaisseaux, mais sans succès.

Des sous-marins anglais ont coulé quatre vapeurs allemands dans la Baltique.

Le sous-marin *Alligator* a capturé, près des îles Aland, un vapeur allemand et l'a emmené dans un port russe.

Le croiseur anglais *Argyll* s'est échoué sur la côte orientale d'Écosse, et, en raison du mauvais temps, on craint qu'il ne soit totalement perdu.

Tous les officiers et l'équipage sont sauvés.

L'*Argyll* a été lancé en 1904; il fait partie d'une série de six croiseurs cuirassés d'un déplacement de 11,000 tonnes, ayant une vitesse de 22 nœuds et demi. Son armement comprend quatre canons de 190, six de 152 et vingt de 47, et deux tubes lance-torpilles sous-marins. Son effectif comprenait 655 hommes, état-major compris.

En prenant le commandement en chef de l'armée navale, le vice-amiral Dartige du Fournet a adressé aux escadres un vibrant ordre du jour, où il dit notamment :

Amiraux, officiers, marins de France, attachons-nous passionnément à notre tâche, quelle qu'elle soit. Il n'en est pas de petite quand il s'agit de travailler pour la patrie, d'assurer le triomphe de ses armes.

Mes amis, mes camarades, mes enfants, unissons-nous dans l'amour le plus beau, le plus pur qui existe, celui de la France. Tournons nos yeux vers le pavillon tricolore qui flotte sur nos têtes. Songeons aux grands noms des combats qui ont eu lieu tout au long de la guerre.

La perte d'élèves, du fait de la guerre, qui était l'année dernière de 35,762 élèves, n'est plus au 15 octobre que de 15,900.

Qui se ressemble... On a appelé les Bulgares, les Prussiens des Balkans. Il y a, en effet, entre les deux peuples, de nombreux points de

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

M. Poincaré à l'hôpital russe. — Le Président de la République vient de visiter à nouveau les blessés de guerre français dans les magnifiques installations de l'hôpital russe de S. M. l'impératrice Marie, avenue des Champs-Elysées, à Paris.

Il a été reçu par l'ambassadeur de Russie, entouré des membres de l'ambassade; par Mme Isolovsky, en infirmière, à la tête du personnel féminin, et par M. Polianow, administrateur.

Le Président s'est arrêté longuement auprès de chaque blessé et il a profité de sa visite pour remettre la croix de chevalier de la Légion d'honneur au lieutenant aviateur Weiller, fils du député de la Charente, cité trois fois à l'ordre de l'armée et blessé grièvement au pied, et la Croix de guerre au soldat Morge, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la médaille militaire et amputé.

Après une visite minutieuse qui a duré une heure et demie, le Président a quitté l'hôpital en exprimant la reconnaissance de la France pour cette belle œuvre humanitaire entièrement russe.

Le milliard. — Voilà quatre mois, tout juste, que la Banque de France a ouvert ses guichets à la collecte de l'or, et le milliard vient d'être atteint. Saluons le milliard des bons Français !

Le résultat est d'autant plus magnifique que les versements ont été faits volontairement, sans qu'aucune pression ait été exercée, sans qu'aucune prime ait été offerte. L'appel et la persuasion ont suffi. Et l'un des départements les moins riches de France, la Corse, a versé, pour sa part, 1,686,000 fr., dont 965,000 fr. à Ajaccio, et 721,000 à Bastia. Il faut noter, en outre, que, contrairement à ce qui a été dit, la Banque de France n'a pas accepté les nombreuses offres de bijoux et d'objets d'or qui lui ont été faites. Elle n'a encaissé que l'or monnayé.

Cette idée, ajoute-t-il, devint une ferme résolution lorsque j'eus constaté les ravages terribles causés par l'artillerie française lors de la grande offensive en Champagne. La pensée me vint, obsédante, que le seul moyen d'annihiler les batteries françaises, c'était de leur couper le ravitaillement en munitions.

Le lieutenant Fay s'ouvrit de ce projet à son colonel qui l'approva chaleureusement.

Il reçut, d'autre part, des instructions précises du bureau de renseignements de la Wilhelmsstrasse.

La police allemande se chargea de faire passer notre homme en Amérique où, dès son arrivée, il se fit maladroitement pincer avec son attirail meurtrier.

Les «petitchi». — Les soldats français de la «grande guerre» se sont illustrés sous le nom de poilus. Poilus ils sont et poilus sans doute ils resteront, si «bonhommes» qu'ils soient de reste. Nos ennemis les connaissent aussi sous ce sobriquet — nos ennemis et nos alliés. Ainsi, en Serbie, où ils étaient attendus avec impatience, il n'est plus question que des «poilus», c'est-à-dire des «petitchi», car poilus, en serbe, se dit «petitchi».

Les «petitchi» de France vont donner, avec joie, un fier coup de main aux poilus du roi.

A Beyrouth. — Les Turcs ne se contentent pas de massacrer les Arméniens. Ils suppriment aussi, ça et là, d'autentiques musulmans. Dernièrement ils ont pendu douze, à Beyrouth, en Syrie. Parmi eux se trouvait un jeune licencié en droit de la Faculté de Paris, Mohammed el Mehmeqian. C'était l'âme de ce libéralisme musulman qui tend au rapprochement islam-chrétien. C'était surtout un fervent de la civilisation arabe, dont il rêvait la restauration sur cette terre syrienne qui en fut le berceau.

Debout sur l'escabeau fatal, il demanda à parler à la foule.

La main du bourreau s'abattit sur sa bouche. Il continua néanmoins : «C'est en vain qu'on nous assassine, l'idée que nous servons nous nous survivra et la délivrance arrive... A bas les Turcs ! Vivent les Arabes ! Vive la France, qui aime les Arabes !»

Il voulait parler encore. Une lutte s'engagea entre lui et le bourreau. Celui-ci, renversant l'escabeau, se suspendit à la victime de tout son poids. Et ce fut le tour des autres. Ils moururent tous avec un calme stoïque.

— Non, merci. Quand on n'a plus de chez soi, on couche dehors. Je coucherais dehors, devant sa porte, sous ma fenêtre. On verra bien la plus maligne.

— Elles sont folles toutes deux, dit le menuisier ; ça les regarde.

— Vous vous figurez que je plaisante, lui dit maman Jeanne. Donnez-moi seulement un coup de main pour dresser mon lit et je m'installerai, pas plus tard que tout de suite.

— Chacun l'aida volontiers. Le lit fut placé d'aplomb, deux pieds sur la droite, deux sur la gauche du ruisseau. Maman Jeanne alluma sa lampe à cause des voitures.

L'ESCALIER

Son auberge vendue, maman Jeanne tint déménager toute seule. Elle fit plusieurs voyages, en se promenant. D'ailleurs, elle ne possédait pas un gros mobilier. Elle mit d'abord sur la charrette trois chaises, sa table, ses assiettes, et elle alla les déposer devant la maison qu'elle avait achetée pour y finir le reste de ses jours.

Il lui fallait si peu de logement qu'elle louait la chambre du bas à tante Rose et ne s'était réservé que la chambre du haut.

Les deux femmes, du même âge, vivraient tranquilles, séparées l'une de l'autre, comme elles voudraient, à leur goût.

Quand maman Jeanne eut apporté sa valise, elle dit à tante Rose :

— Maintenant, le tout est de les monter là-haut.

— Oui, c'est le tout, dit tante Rose : il faudra une solide échelle.

— L'escalier doit être assez large, dit maman Jeanne.

—

— Et pour lire votre journal, lui dit-on. Mais elle ne savait pas lire.

Elle trotta d'un pied de ménagère, au milieu de ses meubles, comme dans une chambre ordonnée et spacieuse. Il ne lui manquait que des murs.

— Quel dommage que le ciel se couvre! dit le menuisier, vous auriez un beau clair de lune.

— Il me ferait mal aux yeux, dit maman Jeanne.

On lui souhaita en riant une bonne nuit. Elle répondit sans rire :

— Et vous pareillement, bonsoir.

Elle tapota sur l'oreiller, l'édredon et elle se signa, déjà glissée entre les draps, lorsque la tante Rose parut sur sa porte.

— Allons, dit-elle, c'est fini, maman Jeanne. Je vous ai assez taquinée et je vous rends votre escalier.

— Trop tard, ma fille, dit maman Jeanne, qui nouait les brides de son bonnet. J'ai pris mes précautions pour cette nuit. Demain nous causerons avec M. le juge de paix.

— Vous boudez? dit tante Rose inquiète.

— Me laisserez-vous dormir, à la fin? dit maman Jeanne, qui lui tourna le dos.

Un cercle de curieux se formait, et des gens couchés comme leurs poules se relevaient pour la visiter. Les paupières fermées, elle ne répondait plus.

— Vous n'êtes guère à plaindre, lui dit quelqu'un; si je m'écoutes, moi, l'été, je coucherais souvent dehors, par peur des puces.

— Elle dort, dit un autre.

— Elle ne dormira pas longtemps, dit le menuisier; j'ai senti une goutte de pluie.

Il allongea le bras, la main planante, et dirent :

— Elle va sauter de son lit tout à l'heure, comme un chien mouillé.

Ils se trompaient. Maman Jeanne, pelotonnée, ne bougea pas, quand une petite pluie fine se mit à tomber. Elle réva qu'il faisait grand vent.

Jules RENARD.

Petit théâtre de la guerre.

UN SCANDALE

(L'Allemagne a protesté contre l'usage des filets avec lesquels sont coulés ses sous-marins. La scène suivante se passe dans une salle de la Chancellerie impériale où l'on voit, aux murs, des photographies représentant le torpillage de la Lusitania, et l'exécution de miss Edith Cavell.)

LE CHANCELIER, aux ministres. — Meine Herren, j'ai une communication très grave à vous faire. L'Angleterre nous a coulé presque tous nos sous-marins, et savez-vous comment? Avec des filets, de vulgaires filets en mailles de fer... C'est une violation du droit des gens...

LES MINISTRES, outrés. — ...Inouïe..., scandaleuse..., kolossal...

TIRPITZ. — Dites parpare. Je suis suffoqué.

LE CHANCELIER. — Moi aussi, meine Herren... Se permettre de prendre les sous-marins de Sa Majesté!

TIRPITZ. — Avec des filets!

UN MINISTRE. — Comme des harengs ou des sardines!

UN AUTRE. — La nation allemande ne le tolétera pas!

UN TROISIÈME. — Et l'humanité s'y oppose!

LE CHANCELIER. — Ce n'est pas tout, meine Herren. La marine britannique a aussi coulé quelques-uns de nos sous-marins — les pauvres petits! — avec des navires de gros tonnage...

LES MINISTRES, furieux. — C'est un comble...

LE MINISTRE DE LA GUERRE. — C'est absolument défendu.

TIRPITZ. — Naturellement. On ne doit s'approcher des sous-marins allemands qu'avec de petits bateaux.

UN MINISTRE. — Des canots...

TIRPITZ. — A deux places.

LE CHANCELIER. — Ou des périsssoires.

TIRPITZ. — Et seulement pour les toucher...

LE MINISTRE DE LA GUERRE. — Avec des gants.

TIRPITZ. — Tout le monde sait ça.

LE CHANCELIER. — Le monde, meine Herren, partagera notre stupéfaction et notre révolte. Je vous propose de protester auprès des puissances neutres, au nom du Gouvernement de l'Empereur, qui combat pour le droit, la liberté et la civilisation.

Tous, en chœur. — Hurrah, hurrah, hurrah!

C. F.

La Jeunesse française et la guerre

Il y a trois ans, la Société des anciens élèves et élèves de l'école des sciences politiques avait entrepris d'étudier, dans une série de grandes conférences, les questions actuelles de politique étrangère et coloniale dans l'Afrique du Nord. À ce moment, le général Lyautey achevait au Maroc, comme résident général, la tâche commencée par lui sur les confins de l'Algérie, et c'est à lui que fut tout naturellement confiée la présidence d'une causerie de M. de Lacharrière sur le Maroc. Ce fut, pour tous ceux qui purent assister à cette brillante réunion, une incomparable joie de l'esprit et du cœur. Ce jour-là, le général Lyautey prouva une fois de plus que ses actions glorieuses avaient vraiment fait de lui, suivant la forte expression de M. Raymond Poincaré, « un de nos meilleurs historiens et un de nos plus beaux poètes ».

Après un vibrant hommage à ses prédecesseurs et à ses collaborateurs, le général Lyautey célébra l'héroïsme de nos officiers et de nos soldats. Il conta de splendides histoires, d'une beauté noble et simple, comme on en trouve dans les *Commentaires de César*. Il dit en termes émus comment se comportaient ceux qu'il avait vus à l'œuvre: jeunes sous-lieutenants sortis de Saint-Cyr depuis un ou deux ans, soldats de la métropole, troupiers indigènes, et tous ces garçons de vingt-cinq à trente ans « apportant toujours et partout les mêmes consolations et les mêmes espoirs ».

Alors, dans un magnifique mouvement oratoire, le général Lyautey prit à témoins les jeunes hommes qui l'écoutaient. « Laissez-moi me réjouir, s'écria-t-il, de ce qui touche avant tout le vieux soldat, que je suis: vous n'avez pas peur de la guerre, ni du mot, ni de la chose. » Parce qu'il avait commandé à des jeunes gens, parce qu'il avait suivi leurs efforts et admiré leur vaillance, parce qu'une jeunesse frémissante était en face de lui, pleine d'allégresse, de sève féconde et créatrice, il affirma que le pacifisme était mort.

Et ce que j'ai lu aussi, ajouta-t-il, sous la plume de l'un des vôtres, c'est que vous voyez maintenant dans la guerre « l'occasion de l'épanouissement des plus hautes vertus humaines ». Ah! je la retiens, cette pensée, je l'ai lue avec une profonde émotion, car c'est bien une des plus vraies, une des plus fortes que je sache. Non, nous ne cherchons pas la guerre, nous en mesurons les ruines, nous faisons tout pour en conjurer le péril; mais, comme vous l'avez compris, ne disons plus qu'elle n'est qu'un mal, car elle est

« l'occasion de l'épanouissement des plus hautes vertus humaines ».

De longs applaudissements l'arrêtèrent... et cela se passait le 21 décembre 1912: lorsque la guerre éclata, il n'y avait pas beaucoup plus d'un an et demi que ces paroles prophétiques avaient été prononcées. Certes, elles s'adressaient à un public restreint; mais elles portaient un enseignement plus général et, venant d'un homme comme celui-là, — d'un homme d'action, attentif aux grands mouvements qui remuaient la jeunesse française, — elles comportaient une rare leçon de patriotism clairvoyant et serein.

D'avance, Lyautey célébrait les moissons qui germent sur les fosses où vient douloureusement s'ensevelir tant de jeunesse. Il citait les paroles des braves et les lettres — épîtres, et pourtant courageuses — des mères... Et depuis, les jours d'épreuve sont venus, et c'est toujours le même spectacle d'héroïsme, de vaillance et d'abnégation, où s'exalte la vertu de ceux-là mêmes qui n'ont pas l'âge de servir. Et du plus grand chef au plus humble soldat, c'est toujours la même rivalité des plus hautes vertus humaines, et toujours elles apparaissent plus méritoires chez les plus petits: « chez ces hommes de troupe, ces modestes officiers, qui n'ont pas la griserie du commandement, de la renommée, et font leur devoir obscur, anonyme, avec la même bravoure, la même allégresse, que si le monde avait les yeux fixés sur eux. »

Paroles de soldat, paroles de chef, paroles de Français.

Louis VILLAT,
Aggrégé de l'Université,
Cycliste d'état-major sur le front.

L'HÉROÏQUE SERBIE

La Défense de Belgrade

DU 4 AU 9 OCTOBRE, CE FUT UN ENFER QUE BELGRADE. UN TERRIBLE OURAGAN D'OBUS PERCUTANTS ET DE BOMBES INCENDIAIRES BALAYAIT LA VILLE JOUR ET NUIT. DES VINGTAINES DE PIÈCES LOURDES COMMENCERENT LE BOMBARDEMENT LE 4. A PART LES CANONS DE MARINE FRANÇAIS ET QUELQUES OBUSIERS, LES SERBES N'AVAIENT PAS DE CANONS CAPABLES DE RÉPONDRE AVEC EFFICACITÉ À L'ARTILLERIE LOURDE DES ALLEMANDS.

ON NE PEUT IMAGINER CE QUE FUT CE BOMBARDEMENT EFFROYABLE; ON N'ENTENDAIT RIEN D'AUTRE DANS LA MALHEUREUSE VILLE QUE L'EXPLOSION DES ÉNORMES OBUS ET LE CRAQUEMENT DES MAISONS QUI S'EFFONDRAIENT. LA VILLE ÉTAIT EN FEU SUR CENT POINTS DIFFÉRENTS, PAR L'EFFET DES BOMBES INCENDIAIRES, ET LORSQUE LES HABITANTS ESSAYAIENT D'ÉTINCIER UN INCENDIE, ILS ÉTAIENT ARROSÉS DE SHRAPNELLS DÈS QUE LES ALLEMANDS BOMBARDAIENT BELGRADE.

TROIS FOIS, ILS LANCERENT LEURS TROUPES À L'ATTAKUE. TROIS FOIS ILS FURENT REPOUSSÉS AVEC DE FORTES PERTES; À LA PREMIÈRE ATTAKUE, LES SERBES FIRENT 900 PRISONNIERS. LES QUAIRES DE LA SAYE ET DU DANUBE ÉTAIENT COUVERTS DE MORTS ET DE BLESSÉS.

CE NE FUT QUE LE VENDREDI, APRÈS AVOIR LANCÉ PLUS DE 50,000 OBUS SUR LA VILLE, QUE L'ENNEMI RÉUSSIT À PRENDRE PIED SUR LA RIVE SERBE. UNE BATTERIE DE CANONS DE MARINE ÉTAIT SERVIE PAR DES ARTILLEURS FRANÇAIS QUI, QUATRE JOURS ET QUATRE NUITS, MANŒUVRÉNT LEURS PIÈCES AVEC UN COURAGE QUI NE SE RALENIT PAS. LE VENDREDI APRÈS-MIDI, UNE ÉNORME BOMBE ÉCLATA DERRIÈRE LA CULASSE DE LEUR CANON N° 1; UN INSTANT APRÈS, UNE SECONDE BOMBE FRAPPA LE CENTRE MÊME DE LA PIÈCE ET LA JETA À BAS DE SA PLATE-FORME. CINQ MINUTES PLUS TARD, UN TROISIÈME PROJETILE ATTEIGNIT LA DEUXIÈME PIÈCE. APRÈS LA DES-

RUCTION DE LA BATTERIE, IL NE RESTAIT PLUS QU'A ENTREPRENDRE LA RETRAITE SUR UNE ROUTE BALAYÉE PAR LES OBUS.

Cependant, avant d'être mise hors de combat, la batterie française avait rendu de splendides services. Une de ses tâches principales était de combattre les monitors autrichiens sur le Danube. Cette tâche, elle l'avait si bien remplie que, pendant des semaines, pas un de ces bâtiments n'avait osé se montrer sur le fleuve. Le jeudi, pourtant, sous le couvert du feu des batteries de terre allemandes, trois monitors autrichiens s'aventurèrent à sortir du bassin qui les abritait. Et voici ce qui arriva.

A son deuxième coup, la batterie française atteignit le premier monitor dans sa soute à munitions et le fit sauter. Le deuxième monitor reçut sur son pont, à l'avant, un obus qui probablement enleva la commande du gouvernail, car immédiatement le moniteur vira, présentant son flanc à la batterie; deux obus successifs lui furent alors lancés par les artilleurs et, moins de cinq minutes après, le deuxième monitor, ayant reçu un obus dans sa coque, trouva prudent de s'éloigner au plus vite.

A CINQ HEURES, LE VENDREDI, BELGRADE N'ÉTAIT PLUS QU'UN MENCEAU DE RUINES SUR LEQUEL LES FLAMMES COURAIENT D'UNE EXTRÉMITÉ À L'AUTRE. TOUTE RÉSISTANCE ÉTANT DEVENUE IMPOSSIBLE, LE COMMANDANT SERBE ORDONNA L'ÉVACUATION DE LA VILLE. LES ALLEMANDS FAITS PRISONNIERS DISSENT QUE LEUR COLONNE D'ATTAKUE ÉTAIT FORTE DE 15,000 HOMMES.

— DIS DONC, ENSTOT... ELLE A UN DRÔLE DE GÖUT, TA SOUPE, CE MATIN?

— CE SERAIT-IL PARCE QUE JE L'AI APPORTÉE DANS UN BIDON À PÉTROLE?



— JOSEPH, LE BISTECK EST SUR LA TABLE...

— UNE MINUTE... JE TERMINÉ MA « LETTRE DU FRONT. »

LA GUERRE AÉRIENNE

UN DE NOS PILOTES, SUR AVION MONOPLACE A PRIS EN CHASSE AU NORD DE DORMANS (À 12 KILOMÈTRES À L'EST DE CHATEAU-THIERRY), UN AVION ENNEMI QU'IL A ATTAQUÉ À COURTE DISTANCE APRÈS L'AVOIR REJOINT.

L'AVION ALLEMAND, AYANT EN SON MOTEUR ATTEINT À PLUSIEURS ENDROITS PAR DES BALLES DE MITRAILLEUSES, A DÛ ATTERIR PRÈS DE JAULGONNE, DANS LA VALLEE DE LA MARNE.

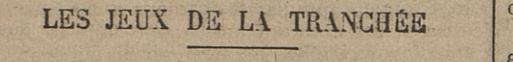
LES DEUX OFFICIERS QUI LE MONTAIENT, UN CAPITAINE ET UN LIEUTENANT, ONT ÉTÉ FAITS PRISONNIERS AU MOMENT OÙ ILS ESSAYAIENT DE DÉTRUIRE LEUR APPAREIL. CELUI-CI EST RESTÉ INTACT ENTRE NOS MAINS. C'EST UN BIPLACE TRÈS RAPIDE MUNI DES DERNIERS PERFECTIONNEMENTS.

LES AVIATEURS BRITANNIQUES ONT ABATTU DEUX AVIOPHONES ALLEMANDS. L'UN EST TOMBÉ DANS LES LIGNES BRITANNIQUES ET L'AUTRE PRÈS DES TRANCHÉES, DERRIÈRE LE FRONT ENNEMI.

— AH! BIGRE... EH BEN, MON VIEUX, OÙ ÉTAIS-TU DONC BARBIER?

— J'ÉTAIS PAS BARBIER, J'ÉTAIS TUEUR DE PORES...

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE RÂCLE UNE PEAU HUMAINE!



— LES JEUX DE LA TRANCHEE

EN ZIG-ZAG

C'ÉTAIT EN ALSACE, QUELQUE TEMPS AVANT LA GUERRE, UN JOUR D'ÉLECTIONS.

IL Y AVAIT DEUX CANDIDATS: UN ALSACIEN PUR SANG ET UN ALLEMAND, UN « SCHWOB ». UN PAYSSAN, VENANT VOTER, SE PRÉSENTA PRÈS DE L'URNE À UN FONCTIONNAIRE BOCHÉ. IL TENAIT UN BULLETIN DANS CHAQUE MAIN; L'UN PORTANT LE NOM DU CANDIDAT LOCAL, L'AUTRE, LE NOM DE L'IMMIGRÉ.

— PARDON, MONSIEUR, DEMANDA-T-IL AU FONCTIONNAIRE: QUEL EST LE MEILLEUR DE CES DEUX BULLETINS?

— CELUI-CI, RÉPONDIT LE BOCHÉ, EN DÉSIGNANT CELUI DE L'ALLEMAND.

— AH, JE VOUS REMERCIE, ALORS JE LE METTRAI SUR MON CŒUR.

ET PLIANT LE BULLETIN, IL LE GLISSA SOUS SON VÊTEMENT.

— QUANT À CELUI-LÀ, IL NE ME RESTE QU'A LE METTRE LA-DÉDANS.

ET IL GLISSA DANS L'URNE LE BULLETIN DE L'ALSACIEN.

SOLUTIONS DU N° 144

Charade.

MON PREMIER EST UN DIEU.
MON DEUX UN ADJECTIF POSSESSIF.

MON TROIS UN OISEAU.

MON QUATRE PARTIE DE CET OISEAU.

MON TOUT LE HEROS D'UN OUVRAGE CÉLÈBRE.

Carré.

COMPARTIMENT. — PRÉNOM. — NE PEUT ÊTRE QU'UN PRONOM.

Devinette.

QUEL EST LE VERBE ACTIF DANS LEQUEL SE TROUVE CE QUI EST NÉCESSAIRE POUR ACCOMPLIR L'ACTION DE CE VERBE?

Solutions du n° 144

Charade.

LES USINES DE GUERRE

LES POUDRES ET LES EXPLOSIFS

Les spécialistes s'attendaient bien à voir, dans une grande guerre moderne, l'artillerie jouer un rôle des plus importants. Mais toutes les prévisions ont été dépassées, et la consommation des munitions, pour les explosifs seulement, se chiffre en centaines de tonnes par jour. Ce fait s'explique par la longueur inouïe des fronts de bataille, la rapidité du tir de l'artillerie de campagne et le nombre croissant des pièces de gros calibre.

Aussi la fabrication en grande quantité des explosifs de guerre constitue-t-elle en ce moment un problème d'une importance capitale pour les belligérants. Nous empruntons au *Génie civil* les quelques indications qui suivent à ce sujet :

Pratiquement, on divise les explosifs en deux catégories ayant des emplois bien distincts : les poudres, à décomposition relativement lente, qui servent à la propulsion des projectiles, et les explosifs proprement dits, ou explosifs brisants, destinés à produire des effets d'éclatement, qui sont principalement employés à garnir les obus et à en produire l'éclatant au but.

On appelle *explosif* tout corps chimique défini ou tout mélange de substances capables de se transformer rapidement en gaz à haute température sans le secours de l'oxygène de l'air.

Autrefois les explosifs étaient, pour la plupart, des mélanges de substances capables, sous une influence extérieure, de se combiner rapidement en dégagant des gaz et une grande quantité de chaleur. Le type le plus ancien de ces explosifs est la poudre noire, dont la fabrication remonte au quatorzième siècle, et peut-être même plus haut. Aujourd'hui on emploie de préférence, surtout dans les armes de guerre, des explosifs du second type : ce sont des corps chimiques définis (et non plus des mélanges), qui ont la propriété de se transformer en gaz, sous une influence perturbatrice, avec un grand dégagement de chaleur. Tels sont la nitroglycérine et l'acide picrique. Ces explosifs présentent sur les mélanges un avantage considérable : ils sont parfaitement semblables à eux-mêmes dans toutes leurs parties.

L'étude expérimentale des explosifs a montré qu'il fallait considérer deux modes de décomposition de ces corps.

Le premier s'appelle *explosion ou déflagration*. Dans ce cas, la décomposition de l'explosif se propage avec une rapidité faible, quelques mètres à la seconde tout au plus. Par suite, dans ce mode de décomposition, l'explosif ne peut produire d'effets mécaniques appréciables que s'il se trouve placé dans une enceinte complètement close, par exemple dans la culasse d'un canon.

Le second mode de décomposition s'appelle *détonation*. Ici, la vitesse de propagation de la décomposition est considérable et peut atteindre plusieurs milliers de mètres par seconde. C'est ce que l'on désigne sous le nom d'*onde explosive*. Il en résulte des pressions énormes, de l'ordre de plusieurs milliers d'atmosphères.

On conçoit de suite que les explosifs destinés à lancer un projectile devront être du premier type : au contraire, les explosifs destinés au chargement des obus produiront d'autant plus de ravages qu'ils seront plus brisants ; ils appartiendront donc en général au second type.

Ces pressions énormes peuvent, en outre,

provoquer dans l'organisme des individus placés à proximité de l'explosion, des dégâts suffisants pour entraîner la mort. Ainsi s'explique, en particulier, le fait que l'on trouve parfois de nombreux combattants tués sans blessure extérieure apparente.

Les explosifs employés par les belligérants sont très nombreux. Mais ils ne diffèrent pas sensiblement les uns des autres, sinon dans leur composition, du moins dans leurs propriétés, et jusqu'à présent, aucune des nations belligérantes n'a utilisé une poudre ou un explosif quelconque capable de lui assurer une supériorité marquée sur ses adversaires. C'est qu'en effet, dans les trente dernières années, depuis l'invention de la poudre sans fumée, et celle de la mélinitre, qui sont françaises, aucune découverte capitale n'est venue modifier d'une façon profonde la chimie des explosifs. Peu à peu, les différentes nations ont adopté des poudres qui s'équivalent à peu de chose près.

La découverte d'un explosif beaucoup plus puissant que ceux employés aujourd'hui est fort peu probable, étant donné l'état actuel de la science. La supériorité marquée du canon français de 75 sur le canon allemand de 77 est due exclusivement à la construction du canon lui-même et à l'usage admirable qu'en font nos artilleurs, mais nullement à un produit extraordinaire et nouveau que contiendraient les obus.

Chez nos Alliés

EN ANGLETERRE

Le travail dans les écoles en Écosse.

Les directeurs d'écoles industrielles et correctionnelles en Écosse se sont réunis récemment à Glasgow pour examiner la question de savoir si l'on pouvait employer leurs élèves, garçons et filles, à la fabrication des munitions.

Les directeurs de 148 pensionnats en Grande-Bretagne se sont déclarés disposés à permettre à leurs élèves de travailler pour les munitions si l'on pouvait trouver un travail qui leur convient. 50 écoles ont déjà commencé. La difficulté semble être de savoir quoi faire faire à ces enfants ou jeunes gens. Elle a été résolue par un directeur, M. Pearson, qui a mis sous les yeux de ses collègues un certain nombre d'objets fabriqués par des garçons et des jeunes filles de ces écoles. Ce sont des échelles, des chevilles de tentes, des manches de limes, des manches de scies flexibles, des sacs de sable, des boîtes de munitions, des courroies, des boucles, des cordes de tentes, des havre-sacs, des gants, des cartouches, des étuis, des poches, des périscopes.

C'est un moyen d'encourager le patriotisme chez les élèves, et en même temps de venir en aide à l'Etat. Des manufacturiers ont fait des objections d'ordre économique, mais elles n'ont pas paru décisives aux yeux de l'inspecteur en chef du travail, et l'on a passé

Au tribunal des munitions.

À Manchester, une plainte avait été déposée par la maison Hamilton, Wood & C° contre la maison Hill et fils, qui avait embauché un de leurs ouvriers sans que celui-ci eût un certificat de sortie. Les plaignants citaient aussi l'ouvrier en question, et il avait déposé une demande reconventionnelle contre eux. Les débats ont fait connaître qu'il avait été employé par la maison Hamilton comme ouvrier dans leur fonderie, et qu'il les avait quittés pour entrer chez Hill et fils en qualité de chauffeur, avec un salaire plus élevé. Il a déclaré au tribunal qu'il avait toujours été chauffeur, mais que, se trouvant sans travail avant la guerre, il était devenu ouvrier de fonderie, avec la pensée de reprendre son premier métier mieux rétribué dès qu'une occasion se

présenterait. Il refusait d'admettre qu'il dut continuer à travailler dans une fonderie, quand il lui était possible de gagner davantage en exerçant son vrai métier.

Le tribunal a jugé que cet homme avait eu tort de quitter la maison Hamilton, et lui a infligé une amende de 5 shillings. Sa demande reconventionnelle a été rejetée. La maison Hill et fils a reconnu l'avoir embauché, mais a plaidé qu'elle ignorait la loi ; elle a été condamnée à une amende d'une livre sterling.

A Manchester encore, le 27 septembre, vingt-neuf affaires ont été jugées par le tribunal des munitions. Il s'agit presque toujours de plaintes contre des ouvriers qui ont refusé de faire des heures supplémentaires, ou qui se sont absents sans permission et sans raison de force majeure, et qui ont ainsi porté préjudice à la fabrication des munitions. Il y a eu plusieurs acquittements ; dans les autres affaires, des amendes ont été infligées, allant de 5 à 40 shillings.

Plusieurs des ouvriers ont déclaré qu'ils préféraient être sous les drapeaux plutôt que de travailler dans des conditions pareilles, et l'un d'entre eux a demandé s'il ne lui serait pas possible de quitter son travail. Le président lui a répondu que si ses patrons consentaient à le laisser partir, ils pouvaient le faire, mais que le tribunal n'y pouvait rien.

Les usines du Yorkshire.

La plupart des usines du nord de l'Angleterre ont fait plus que de réserver leur production pour les besoins de l'armée ; elles ont montré beaucoup d'initiative et d'ingéniosité pour adapter leurs bâtiments et leur outillage à la production d'objets très différents de ceux qu'elles fabriquent en temps de paix.

Par exemple, une usine qui, avant la guerre, produisait une grande quantité de fer et de wagons de chemin de fer s'est mise d'abord à construire par centaines de voitures pour les transports sur routes. Aujourd'hui, il y a de vastes hangars pleins de ces voitures, toutes prêtes à être expédiées sur les ordres du ministère de la guerre. Ensuite l'usine a entrepris la fabrication d'arts de canons et de bouées de fer pour la marine. Enfin, elle s'est adaptée à la fabrication de shrapnels de 18 livres pour l'artillerie de campagne, en simplifiant d'une façon remarquable la technique des opérations, et aussi à la production d'obus pour les gros canons de la marine.

Le recrutement militaire.

Le plan imaginé par lord Derby, avec l'approbation du premier ministre et de lord Kitchener, consiste à confier la tâche du recrutement, avec l'aide des autorités municipales et civiles, aux comités électoraux de tous les partis sous la direction des deux commissions de recrutement : la commission parlementaire et la commission du parti ouvrier.

On ne sait quel est le nombre d'hommes que l'administration de l'armée réclame, mais on peut croire que c'est un nombre considérable et, dit un grand journal anglais, « il faudra prendre garde en appelant ces nouveaux soldats de ne pas trop disloquer notre industrie. Il est d'une importance primordiale que nous maintenions au plus haut niveau possible notre production industrielle, non seulement dans notre propre intérêt, mais aussi afin de nous permettre de continuer à soutenir de notre argent la cause des alliés. Si, par suite de l'exécution du plan Derby, on enlève un grand nombre d'hommes à leurs métiers actuels, il faut aviser à utiliser dans ces métiers des femmes. Depuis le début de la guerre, beaucoup de femmes ont déjà remplacé des hommes dans un certain nombre d'industries ; mais, d'après une récente déclaration officielle, le nombre de ces ouvrières en supplément n'est que de 150,000. Si nous devons prendre un autre gros contingent d'ouvriers et de commis pour les transférer dans les tranchées, il faudra que le nombre des femmes enragées dans des travaux aujourd'hui accomplis par des hommes s'accroisse notablement ».

La fabrication en Australie.

La commission des munitions du gouvernement de l'Australie occidentale vient de s'assurer le concours des grands industriels du pays. Elle a fait réquisitionner tous les fours et autres machines nécessaires à la fabrication des obus et les a réunis dans des dépôts où l'on commence à travailler activement. La commission est allée jusqu'à Kalgoorlie, centre minier

de l'intérieur, où l'on espère tirer grand profit de l'outillage très perfectionné des mines d'or.

EN ITALIE

Les communes et les fournitures militaires.

Une réunion du conseil directeur de l'association des communes s'est tenue récemment à Modène et a pris une délibération intéressante.

Le conseil a constaté qu'en confiant directement aux communes et aux comités communaux d'assistance les fournitures militaires, on assure au gouvernement des produits meilleurs et à la main-d'œuvre tout le salaire qui lui revient, ce qui contribue à soulever efficacement, dans les classes laborieuses, les pertes causées par la guerre. Il invite donc le Gouvernement à étendre à toutes les communes et à tous les comités d'assistance qui le demandent le traitement déjà accordé à quelques communes et à quelques comités à savoir, les préférer aux fournisseurs particuliers et leur donner tout le travail qu'ils sont capables d'exécuter, en diminuant la part des établissements privés plutôt que la leur, et fixer le principe que le salaire de la main-d'œuvre sera égal au prix intégral payé pour le travail par le Gouvernement, déduction faite seulement du travail en Allemagne reste à peu près constant.

La question des ouvriers spécialistes.

L'ingénieur Belluzzo, professeur à l'école polytechnique de Milan, a présenté les observations suivantes :

« Les ouvriers mécaniciens dont on a le plus grand besoin sont les tourneurs. Mais de ceux il y a deux catégories — les tourneurs pour machines entièrement automatiques, qui produisent de petites pièces, et les tourneurs dégrossisseurs pour projectiles — qui ne demandent pas d'habileté ni de pratique spéciale. Des femmes guidées par des contremaîtres, des jeunes gens de quinze ou seize ans peuvent parfaitement surveiller les tours automatiques et ceux qui dégrossissent les projectiles. Une troisième catégorie, celle des tourneurs finisseurs de projectiles ou qui travaillent des pièces compliquées et difficiles, exige une habileté spéciale. Mais des ouvriers de cette sorte se trouvent déjà en Italie en nombre assez considérable et ce nombre peut augmenter si l'on utilise les écoles existantes ou si l'on en crée auprès des usines les plus importantes.

« Quelques écoles industrielles publiques ou privées qui se sont ouvertes pour l'instruction des tourneurs de projectiles ont donné jusqu'à présent 200 tourneurs ; elles devraient et pourraient en donner 500 par mois si on fournissait les moyens et les fonds nécessaires. »

AU JAPON

Aide à la Russie.

Le Japon travaille, depuis une vingtaine d'années, au développement ininterrompu de son outillage industriel. Et le succès a répondu à son inlassable effort. De pays agraire qu'il était, le Japon s'est transformé en un puissant Etat industriel. Aujourd'hui, il peut lutter sur le marché mondial avec l'Angleterre et les Etats-Unis. En 1911, le nombre des fabricants et ateliers s'élevait à 14,222, faisant travailler 900,000 chevaux de force.

Avec méthode, il a agrandi toutes ses fabriques d'Etat. Il en a créé de nouvelles. Et aujourd'hui, le Japon peut produire dans ses propres établissements presque tout ce dont il a besoin pour son armée.

Il y a quelques mois, le baron Megar, financier bien connu, écrivait dans le journal *Des-Dsi*, « qu'il était de toute nécessité que l'immédiate mobilisation de l'industrie japonaise pût fournir aux Alliés ce dont ils avaient besoin ». Son appel fut entendu. Bientôt le gouvernement lui-même intervint. Une commission spéciale fut constituée à Tokio sous la présidence du général Osima, attaché au ministre de la guerre.

Dans un rapport de la chambre de commerce de New-York on signale des faits très caractéristiques. En Corée, par exemple, chaque famille participe à la préparation d'étoffes pour les Russes. De là, celles-ci sont envoyées à Moscou et dans quelques autres grandes villes de l'empire, où elles sont transformées en uniformes, en couvertures, etc.

La compagnie japonaise Aboshi, près de Kobé, qui produisait du celluloid, fabrique aujourd'hui des explosifs.

Dans les faubourgs de Tokio, et dans la ville même, des milliers et des milliers d'ouvriers et d'ouvrières travaillent jour et nuit à la confection d'objets de toutes sortes, en peau, à destination de la Russie.

Une comparaison est particulièrement frappante : c'est la comparaison entre les résultats des mois de septembre des années 1914 et 1915, c'est-à-dire entre le deuxième et le quatorzième mois de guerre. En effet, le mouvement total des échanges commerciaux a été en septembre 1915, supérieur de 577 millions à celui de septembre 1914. La plus-value dans les exportations a atteint 103 millions et demi ; celle dans les importations, 473 millions et demi.

Il serait de toute nécessité d'accroître le premier chiffre et de chercher à réduire le second. Pour arriver à ce résultat, il n'y a qu'un moyen : développer l'industrie nationale et fabriquer dans nos usines et nos ateliers une partie au moins des articles de guerre que nous nous procurons actuellement à l'étranger.

L'effort de l'administration de la guerre pour développer nos usines et en créer de nouvelles n'a donc pas seulement un but immédiat de défense militaire, il a aussi une valeur de défense économique et financière.

Chez l'ennemi

Le travail des femmes en Allemagne

Le travail féminin a pris un grand développement en Allemagne depuis qu'une foule de professions, notamment dans l'industrie des transports et dans l'industrie métallurgique, ont fait une place de plus en plus grande aux femmes. Cependant — ce qui prouve les embarras de l'industrie et la gêne de la population — le nombre des femmes qui cherchent du travail en Allemagne reste à peu près constant.

Suivant les dernières statistiques, les bureaux de placement ont enregistré 144,000 demandes féminines en mars, 149,000 en avril, 147,000 en mai, 142,000 en juin, 144,000 en juillet. Or en juillet 1914 le nombre des femmes qui étaient venues demander du travail à ces bureaux ne s'élevait qu'à 51,000. Les statistiques des syndicats donnent des résultats analogues : les adhérentes en état de chômage étaient au nombre de 12,295 en mars, de 14,761 en mai, et de 14,115 en juillet (contre 4,827 en juillet 1914).

Les statistiques permettent encore de se représenter la situation d'une autre manière qui n'est pas moins caractéristique. En juillet 1914, pour 100 places offertes à des hommes, il y avait 158 demandes de travail, et pour 100 places offertes à des femmes, il y avait 99 demandes. En juillet 1915, pour 100 places offertes à des hommes, il n'y avait plus que 98 demandes, tandis que pour 100 places offertes à des femmes, il y avait 165 demandes.

Des renseignements que les syndicats ont obtenus pour le mois d'août montrent que le chômage a encore augmenté parmi les femmes.

« Cela est d'autant, écrit un journal allemand, à la limitation du travail que les autorités ont imposé à l'industrie textile. » En d'autres termes, c'est le résultat de la décision que la France et l'Angleterre ont prise quand elles ont déclaré le coton contrebande de guerre.

La collaboration franco-britannique

L'accord conclu récemment à Londres entre M. Lloyd George et M. Albert Thomas pour une meilleure utilisation des forces industrielles des deux pays a déjà produit des résultats. Ainsi, mercredi dernier, cinq représentants de la commission française chargée des approvisionnements d'acier pour munitions se sont rendus au siège de la société des fabricants d'acier de Swansbury et ont indiqué la quantité d'acier dont ils ont besoin chaque semaine.

Le comité qui s'est formé pour activer la production s'est mis à la disposition de la commission française et a promis de l'aider de tout son pouvoir.

IL FAUT DÉVELOPPER NOTRE INDUSTRIE

L'Imprimerie nationale vient de mettre sous presse le volume des documents statistiques publiés par l'administration des douanes sur le commerce de la France pendant les neuf premiers mois de l'année 1915. Il ressort des tableaux contenus dans ce volume que l'influence de la guerre sur notre commerce extérieur se traduit par l'augmentation considérable de nos achats à l'étranger (plus de 352,266,000 francs pour les neuf premiers mois) et par la diminution énorme de nos ventes (moins 2,065,867,000 francs pour les neuf premiers mois de l'exercice). La diminution à la sortie affecte toutes les catégories de marchandises, mais particulièrement celle des objets fabriqués, dont la vente a fléchi de plus d'un milliard et de près de 50 p. 100.

Les exportations de matières premières ont baissé, d'une année à l'autre, de 709 millions, soit 60 p. 100 ; celles des colis postaux, de 200 millions ; celles des produits agricoles, de 88 millions.

Une comparaison est particulièrement frappante : c'est la comparaison entre les résultats des mois de septembre des années 1914 et 1915, c'est-à-dire entre le deuxième et le quatorzième mois de guerre. En effet, le mouvement total des échanges commerciaux a été en septembre 1915, supérieur de 577 millions à celui de septembre 1914. La plus-value dans les exportations a atteint 103 millions et demi ; celle dans les importations, 473 millions et demi.

Il serait de toute nécess

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

LE 5^e BATAILLON DU 3^e ZOUAVES, sous les ordres du chef de bataillon CHARLET;

LE 1^{er} BATAILLON DU 2^e ZOUAVES, sous les ordres du chef de bataillon PHILIPPE;

LE 1^{er} BATAILLON DU 2^e TI-

RAILLEURS, sous les ordres du chef de bataillon FALCONNETTI;

pour l'élan magnifique qu'ils ont montré dans l'attaque du

6 juin et la façon remarquable dont ils se

sont servis de leur baïonnette, grâce à quoi

ils ont infligé des pertes sévères à l'ennemi.

LE 6^e BATAILLON DU 264^e D'INFAN-

TERIE sous les ordres du chef de bataillon MOULIN;

pour l'élan magnifique qu'il a montré dans l'attaque du 6 juin, et pour

avoir enlevé deux lignes de tranchées.

LE 11^e BATAILLON DU 2^e ZOUAVES

DE MARCHE, sous les ordres du chef de bataillon CASSAIGNE;

s'est porté avec le

plus beau courage à l'attaque d'un point

d'appui fortement organisé; a subi de gros

ses pertes sous le feu de l'ennemi, sans

lentir son élan.

LA COMPAGNIE 11/13 DU GÉNIE, sous les ordres du capitaine SCHNELL;

a accompagné l'infanterie pendant l'attaque du

6 juin; subi de grosses pertes et s'est em-

ployé, sous un feu violent, à la destruction

de trois canons qui avaient été enlevés à

l'ennemi.

LA COMPAGNIE DU 19/14 DU GÉNIE, sous les ordres du capitaine MAITRE-DE-

VALLON;

a accompagné un bataillon de ti-

railleurs chargé d'une attaque, a travaillé sous

un bombardement intense à établir des boyaus

entre notre première ligne et les tranchées

enlevées à l'ennemi, y a réussi, malgré des

perles sérieuses.

Capitaines GERARD et GUILLEMENY,

service aéronautique d'une armée, le

premier de ces officiers, pilote, le second, obser-

vateur à bord d'un appareil; au début d'une

reconnaissance d'armée importante ont été

canonnés de la manière la plus violente.

L'appareil qu'ils montaient ayant subi des

avaries graves qui rendaient dangereuse la

continuation du vol, ont poursuivi néan-

moins la reconnaissance et l'ont menée à

bonne fin sans s'écarte en rien de l'itiné-

raire qui leur avait été indiquée.

Chef de bataillon GIRARDET, 7^e d'infan-

terie; blessé au mois de septembre à la tête

du bataillon qu'il commandait provisoirement,

est revenu au feu le 15 mars; a bri-

llamment collaboré à l'attaque d'un village

fortifié. A donné le 19 mai un nouvel exem-

ple d'intégrité en organisant, sous un feu

très violent, une position bouleversée par la

mine.

Capitaine AUDRIC, 261^e d'infanterie;

a été tué à la tête de sa compagnie en débouchant

d'un bois qu'il venait de franchir sous une

grêle d'obus et de balles et dont la lisière

était viollement battue par des mitrailleuses

et des canons ennemis placés à moins de 400

mètres.

Capitaine DELAPIERRE, 261^e d'infanterie;

n'a pas hésité, malgré un feu violent d'artil-

lerie, de mitrailleuses et de mousqueterie, à

se porter à la lisière d'un bois pour juger lui-

même de la situation. A été tué.

Capitaine QUILLIEN, escadrille 37; ne cesse

de donner des preuves de valeur et de dévo-

ouement, se réservant les plus difficiles et

les plus périlleuses des missions données à

son escadrille. Toujours le premier à partir

à la poursuite des aéroplanes ennemis si-

gnalés.

Officier d'administration GERMANO,

générationnaire des hôpitaux de Bar-le-Duc; a su

faire face aux difficultés de toutes sortes

inévitables à l'organisation d'un hôpital de

près de 3,000 lits qui peut être donné en

exemple d'une organisation sanitaire où le

confort soigné s'ajoute au nécessaire.

Sous-lieutenant MOSSÉ, 7^e d'infanterie; offi-

cier mitrailleur dont la compétence, le

calme, la décision se montrent en toutes cir-

constances et dont la conduite les 22 août, 2 septembre, 28 février et 1^{er} mars peut être citée à tous comme exemple.

Sous-lieutenant SASPOR FES, groupe du ca-

nevas d'ensemble d'une armée; a fait preuve

des plus belles qualités d'intelligence et d'ini-

tiative, perfectionnant les méthodes exis-

tantes, en créant de nouvelles. A ainsi rendu

d'importants services pour l'organisation du

tir de l'artillerie de l'armée.

Sergent COUPET, escadrille 25, m^e 66;

le 30 mai au matin, malgré un vent violent qui

maintenait son avion à peu près immobile et

permettait à l'artillerie ennemie de l'enca-

der de plus en plus étroitement, a continué

sa mission. Excellent pilote, inventeur et

constructeur d'appareils spéciaux qui ren-

dent à l'armée de réels services.

Sergent DELCAMP, escadrille 25, m^e 1329;

sous au feu de quatre batteries spéciales,

n'en a pas moins eu le sang froid et l'audace

de repasser quatre fois au-dessus de son

objectif. A eu son avion traversé par un

obus.

Sergent LEFRANC, 14^e d'infanterie; engagé

volontaire pour la durée de la guerre, gréve-

ment blessé le 27 avril 1915, par une bombe

en se portant au secours d'un de ses camara-

des a fait preuve d'une résignation et d'un

courage admirables, supportant la douleur

sans une plainte, en continuant à encoura-

ger ses hommes sous un bombardement in-

tensif et prolongé.

Sergent STOLZ, 14^e d'infanterie; engagé

volontaire à dix-huit ans pour la durée de la

guerre, a été tué le 16 mars à son poste de

combat en exhortant ses camarades à faire

leur devoir.

Sergent HANS, 14^e d'infanterie; a fait preuve

en plusieurs circonstances d'une bravoure

remarquable. Est tombé mortellement frappé

le 14 mars 1915 en s'élançant, un des pre-

miers de sa section, à l'assaut des tranchées

ennemis.

Soldat TRANCHAND, 11^e d'infanterie;

bien que malade, est allé chercher dans un

poste d'écoute bouleversé par le bombardement,

un de ses camarades grièvement blessé. A

été tué par une bombe en accomplissant cet

acte de dévouement (27 avril).

Soldat CHEVALIER, 11^e d'infanterie; bien

que malade, est allé chercher dans un poste

d'écoute bouleversé par le bombardement,

un de ses camarades grièvement blessé. A

été tué par une bombe en accomplissant cet

acte de dévouement (27 avril).

Soldat GOTARD, 14^e d'infanterie; engagé

volontaire pour toutes les missions périlleuses.

Remar-

quable, en toutes circonstances, d'entrain et

d'énergie. A succombé, frappé d'une balle au

front, le 21 mai 1915, au moment où, sous le

feu de l'ennemi, il travaillait à dégager plu-

sieurs de ses camarades ensevelis par une

bombe.

Soldat PREYNAT, 14^e d'infanterie; n'a pas

hésité à porter secours, sous le feu de l'en-

nemi, à plusieurs de ses camarades ensevelis.

A été blessé grièvement au cours de cette

dangerouse mission le 21 mai 1915 à l'ordre du régiment.

Colonel MAILLARD, commandant une bri-

gade d'infanterie coloniale; sous l'énergique

impulsion donnée par cet officier supérieur à

la parapet de tir de la tranchée et permettant

de la prendre d'enfilade, s'est précipité pour

réparer la brèche; ayant réussi, a voulu dans

de la tranchée et, au moment où il s'élançait en avant, a été mortellement frappé d'une balle.

Sergent AMIA, du 2^e de marche d'Afrique : dans un moment critique, au cours du combat du 22 mai 1915, s'est élançé spontanément en avant, en entraînant ses hommes sous un feu violent, faisant preuve du plus grand mépris du danger. S'est fait tuer héroïquement à la tête de ses hommes.

Sergent PARIAT, 2^e de marche d'Afrique : le 22 mai est allé sans hésitation prendre le commandement d'un groupe soumis à un feu violent. A été tué au moment où, par son exemple, il avait réussi à organiser le terrain conquis.

Caporaux FONTAINE et PRIMA, 2^e de marche d'Afrique : tués le 22 mai 1915, en se portant en avant sous un feu violent pour aller occuper un point important, entraînant leurs hommes par leur exemple.

Sergent DEVEZE et caporal LAPORTE, 2^e de marche d'Afrique : grièvement blessés le 22 mai 1915, en se portant en avant sous un feu violent pour aller occuper un point important, entraînant leurs hommes par leur exemple.

Soldat JUVING, CAPELLA, DETURRIS, DAPELLO, BORDANA, CASRAGNET, BOISLARD, 2^e de marche d'Afrique : se sont portés à plusieurs reprises en avant de nos tranchées pour ramener des zouaves blessés au cours du combat du 22 mai 1915.

Lieutenant NEYRET et adjudant FORAISON, du 2^e de marche d'Afrique : ayant appris que des blessés se trouvaient entre les deux lignes et demandaient des secours, ont donné le plus bel exemple à leurs hommes en se portant en avant de nos lignes pour rechercher ces blessés, ont permis ainsi de sauver plusieurs zouaves.

Sous-lieutenant JACQUESSON, 2^e de marche d'Afrique : grièvement blessé. A commandé sa section d'une façon remarquable dans la journée du 22 mai 1915, montrant beaucoup de sang-froid et d'énergie en donnant le plus bel exemple de courage.

Sergent-major GRASSET, 2^e de marche d'Afrique : le 22 mai 1915, ayant eu trois doigts de la main gauche emportés par un coup de feu, a continué à entraîner sa section sous un feu violent dans un moment très critique. N'est allé se faire pauser que dans la nuit, lorsque tout danger immédiat fut écarté.

Caporal ZUMLANOKI, 2^e de marche d'Afrique : a été grièvement blessé le 22 mai 1915, en se portant en avant sous un feu violent pour aller occuper un point important et a entraîné ses hommes par son exemple.

Sergent DORIA, 2^e de marche d'Afrique : le 22 mai 1915, a fait preuve d'initiative et de courage en entraînant une section de sa compagnie pour la conduire en renfort sur la première ligne.

Sergent GRÖS, compagnie 5/15 du génie : a dirigé avec une remarquable persévérance une sape entreprise dans un endroit très exposé, et dans un terrain rocheux où l'on ne pouvait s'approfondir sans ralentir l'avance du travail. A été grièvement blessé en regardant par-dessus le parapet pour donner la direction du cheminement.

Sergent CHEVRE, compagnie 5/15 du génie : a conduit inlassablement et avec une réelle compétence les travaux dont il a été chargé depuis trois semaines, donnant constamment l'exemple du dévouement, de l'endurance et du mépris le plus absolu du danger.

Sapeur ZERBIE, compagnie 5/15 du génie : déjà signalé pour être allé relever sous un feu violent un blessé abandonné par deux brancardiers blessés, est allé en plein jour, le 24 mai, relever en avant des premières lignes un zouave blessé depuis l'avant-veille.

Aspirant ROCHE, compagnie 5/15 du génie : a fait preuve d'un constant dévouement depuis le début des opérations, notamment dans la construction des boyaus de communication où il s'est fréquemment exposé pour mettre en chantier et guider les travailleurs.

Caporal ROMAN, compagnie 5/15 du génie : très belle attitude sous le feu. A été mortellement blessé en tête de sa sape.

Sous-lieutenant MARRAST, 6^e mixte colonial : a fait preuve d'un sang-froid, d'une bravoure et d'une énergie remarquables en élevant, par surprise, à la tête de son détachement, un fortin important occupé par l'ennemi.

Lieutenant LE GOUEZ, 6^e mixte colonial : après avoir montré une énergie, une bravoure et un courage dignes des plus grands éloges, est tombé glorieusement alors qu'il se multipliait pour faire organiser par ses hommes la position nouvellement conquise.

Adjudant DJI DIAVANA, 6^e mixte colonial : a donné le plus bel exemple de courage et de bravoure en s'élançant à la tête de sa fraction à l'assaut d'une redoute ennemie. Un obus étant tombé au milieu de sa fraction, a montré un sang-froid extraordinaire en maintenant ses hommes dans la position conquise.

Soldat BARDEN, 6^e mixte colonial : volontaire pour une opération audacieuse, et arrivé le prémissier à l'assaut d'une position ennemie. Grièvement blessé le lendemain dans la position conquise.

Sergent DIEBA SAMAKE, 6^e mixte colonial : très belle conduite au cours de l'assaut d'une position ennemie pendant un coup de main de nuit.

Sergent ROUX, compagnie 4/14 du génie : le 23 mai, sous un feu violent de l'ennemi, et bien que blessé par une balle qui venait de tuer un de ses camarades, a continué à diriger, jusqu'à la relève de sa section des travaux importants de sape qui lui étaient confiés. A déjà été blessé en Aragonne et cité à l'ordre de la 3^e armée pour avoir coupé des réseaux de fils de fer à l'attaque d'un village, le 20 décembre 1914.

Maitre ouvrier TUFFIER et sapeur PETIT, compagnie 4/14 du génie : se sont particulièrement distingués pendant l'occupation et l'aménagement d'une tranchée ennemie remplie de cadavres, par leur bravoure et le rendement de leur travail. Blessés, ont refusé d'être évacués.

Sapeur GUILLEUX, compagnie 4/14 du génie : a fait preuve d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve pendant l'occupation d'une tranchée ennemie en s'occupant activement à l'enlèvement de nombreux cadavres turcs en décomposition. A été tué en effectuant ce travail.

Sergent CHAPELLE, compagnie 4/14 du génie : sous-officier très brave, très courageux, d'un dévouement absolu, a été tué en tête de sape pendant qu'il donnait des indications à ses travailleurs.

Caporal THOREAU, compagnie 4/14 du génie : a fait preuve d'un courage exceptionnel pendant l'exécution de travaux de sape dangereux. Blessé mortellement en tête de sape.

Adjudant PLAS, compagnie 4/14 du génie : depuis le commencement des opérations n'a cessé d'être pour ses hommes un exemple de courage, d'abnégation et d'ardeur pendant l'exécution des travaux confiés à sa section. A été un précieux collaborateur pour le commandant de sa compagnie. Déjà cité à l'ordre de la brigade coloniale pour l'exécution de réseaux de fils de fer dans des circonstances difficiles ; a été tué, le 30 mai, en tête de sape, en donnant des ordres à ses subordonnés.

Capitaine SQUIVET, 4^e zouaves : après avoir assisté aux combats des 28 avril, 1^{er} mai et 2 mai, a conduit son bataillon à l'attaque d'un plateau, le 6 mai, a refoulé l'ennemi fortement organisé et s'est maintenu sur les positions conquises malgré un feu violent de l'ennemi. Blessé le soir de l'action.

Lieutenant JOSEPH, 4^e zouaves : arrivé le 9 mai, a pris le commandement d'une compagnie de son bataillon ; blessé le même jour, a continué à exercer le commandement ; blessé une seconde fois à la tête, sur la ligne de feu, a refusé de se laisser évacuer et après quarante-huit de repos, a repris sa place à la tête de sa compagnie.

Légionnnaire ROULET, Régiment de marche d'Afrique : étant employé comme téléphoniste du corps, est tombé mortellement blessé, le 12 mai 1915, au moment où sous un feu continu et très précis, il installait avec un calme et un mépris du danger remarquables, le réseau téléphonique du poste d'observation de son commandement de bataillon.

Clairon SOLER, 3^e zouaves : au combat du 2 mai à l'appel du son colonel blessé, s'est précipité à son secours, l'a ramené en arrière et ensuite est revenu prendre sa place sur la ligne de feu.

Capitaine FOULON, 23^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par son courage, son entraînement et ses belles qualités militaires à toutes les affaires auxquelles il a pris part. A la bataille de la Marne, a réussi à rallier et

à prouver des plus brillantes qualités militaires et a assuré le succès de notre offensive sur la partie du front qu'il avait mission d'enlever.

Capitaine GERARD, 8^e rég. mixte : faisant fonctions de chef de bataillon lors des deux attaques prononcées par les Turcs dans la journée du 16 et dans la nuit du 17, a arrêté net cette offensive par son énergie et sa détermination.

Capitaine MOTTE, 8^e rég. colonial : a brillamment enlevé une forte position retranchée occupée par les Turcs en avant de nos lignes ; déjà très grièvement blessé sur le front.

Sous-lieutenant MAZAUD, 8^e rég. mixte colonial : a fait preuve d'une grande intrépidité et d'un dévouement absolu lors de l'attaque turque du 15 mai, arrêté par le feu de ses pièces au moment où elle arrivait sur nos lignes.

Sergent CIVET, 8^e rég. mixte : n'a pas hésité à sortir sa mitrailleuse de l'abri où elle se trouvait pour la placer sur le parapet même de la tranchée afin d'avoir un tir plus efficace sur une contre-attaque turque qui s'avancait. Grièvement blessé.

Caporal BRILLANT, 8^e rég. mixte : a remplacé son chef de pièce grièvement blessé et a dirigé avec autant d'efficacité que de sang-froid le feu de sa mitrailleuse sous un bombardement intense, et du plus haut sentiment du devoir, notamment le 23 avril, en rassemblant la batterie de tir et la mettant instantanément en état de tirer sur une attaque ennemie.

Maitre ouvrier ARIBAUD, artillerie de corps : soldat d'élite, toujours volontaire pour accomplir les missions les plus périlleuses. A, par son exemple, formé une équipe d'observateurs aux tranchées de première ligne. A, plus de vingt fois, depuis le 20 décembre 1914, réparé les communications téléphoniques sous les bombardements les plus violents.

Vient d'installer un observatoire avancé qui a rendu les plus grands services aux troupes du secteur.

Caporal LARGUEZE, 21^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au combat du 3 février où il a su commander ses hommes avec bravoure et calme. A été grièvement blessé par l'explosion d'une mine. S'était déjà distingué le 17 janvier en dégagant, sous un feu intense d'artillerie ennemie, quatre camarades ensevelis vivants par l'explosion d'un projectile.

Commandant DE GOYS DE MEZYRAC, 1^{er} groupe d'escadrilles de bombardement : officier de la plus haute valeur. A remarquablement organisé et commandé un groupe de bombardement. Le 27 mai, a emmené les dix-huit avions de son unité bombardier avec succès des usines à 200 kilomètres du front.

Capitaine PIERRE, service aéronautique au Q. G. : a rendu les plus grands services en collaborant à l'organisation de l'aviation. A pris part à un bombardement qui a donné de grands résultats, accomplissant un raid de plus de 400 kilomètres au-dessus du territoire ennemi.

Capitaine FEQUANT et adjudant AULLEN, sous-lieutenant COLCOMET, sergents THEVENARD et LEGUILLIER, 1^{er} groupe d'escadrilles de bombardement : ont pris part à plusieurs opérations de bombardement accomplies dans des conditions périlleuses.

Lieutenant MAHIEU, escadrille V. R. 103 : excellent officier pilote, sur le front depuis le début de la campagne, qui allie à une science consommée d'aviateur les plus grandes qualités militaires. S'est en particulier distingué le 22 mai dernier en allant exécuter sa mission de bombardement très en arrière des lignes ennemis malgré une brume intense qui a arrêté tous les autres pilotes dans la région.

Capitaine KATZ DE WAREN, 22^e d'infanterie coloniale : officier de tout premier ordre. S'est brillamment distingué au combat du 23 août (Belgique) et particulièrement au combat du 27 août où, blessé à la jambe, il a conservé son commandement et entraîné ses hommes sous un feu extrêmement violent. Est revenu au front aussitôt guéri.

Lieutenant CAUX, 22^e d'infanterie coloniale : a rendu de très beaux services depuis le début de la guerre et s'est distingué particulièrement par sa bravoure et ses qualités de commandement aux combats des 22 et 23 août, où il a été grièvement blessé. Revenu sur le front, s'est fait remarquer de nouveau aux combats des 20 décembre et 23 février, où il a pris une part active à la prise d'un fortin.

Capitaine FOULON, 23^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par son courage, son entraînement et ses belles qualités militaires à toutes les affaires auxquelles il a pris part. A la bataille de la Marne, a réussi à rallier et

à entraîner au combat un fort groupe d'isolés. Blessé le 14 septembre, est revenu sur le front aussitôt guéri ; a été de nouveau grièvement blessé dans les tranchées, le 4 février.

Capitaine LEYENDECKER, 23^e d'infanterie coloniale : frappé mortellement le 23 août 1914 au moment où, déjà blessé, il entraînait son bataillon à l'assaut des lignes ennemis.

Maréchal des logis RAYMOND, artillerie d'une division d'infanterie coloniale : à deux reprises, est allé sous un feu violent d'artillerie ennemie, le 30 novembre 1914 et le 3 février 1915, réparer les fils téléphoniques coupés par des obus. Fait preuve en toutes circonstances d'un mépris absolument du danger et des plus belles qualités militaires.

Aspirant DUCHENE, 48^e d'artillerie de campagne : étant observateur d'artillerie dans un village très exposé, a tenu à se rendre bravement à son poste sous un violent bombardement. A été tué en y arrivant.

Caporal FREBAULT, 10^e d'infanterie : bravoure et courage admirables. Blessé très grièvement, a refusé de se laisser relever et s'est mis à chanter la *Marseillaise*, pour exciter ses camarades.

Soldat PETITE, 17^e d'infanterie : a ramené sur son dos son sergent blessé à travers un terrain exposé à un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

Général de brigade TRUMELET-FABER : développé dans la division territoriale qu'il commandait une forte discipline et un excellent esprit militaire, qui ont permis à cette troupe de prendre brillamment part aux opérations actives. A été très grièvement blessé à son poste de commandement.

déviation de trente kilomètres de longueur. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel SIMON, génie, grand quartier général : a pris en main, avec autorité, dès le début de la campagne, le service de la télégraphie militaire de première ligne aux armées. L'a progressivement et largement développé avec méthode, précision et sûreté. A contribué, pour la plus large part, en surmontant toutes les difficultés, à l'adaptation de la T. S. F. à divers emplois de guerre nouveaux et a rendu ainsi des services de premier ordre à l'ensemble des armées.

Chefs de bataillon du génie SOU et SERGENT, région du nord.

Colonel VIGNAL, attaché militaire aux Etats-Unis.

Capitaine GENDARME, dépôt du 6^e génie. Colonel du génie PÉNELON, état-major de l'armée.

Officier d'administration principal LAMBOTIN, génie d'une place forte : serviteur modèle, ayant fourni dans les places de l'Est une bête carrière toute de zèle et de dévouement. A produit en 1913 et 1914 un effort considérable pour la construction de nouvelles casernes. A rendu depuis la mobilisation de très grands services au commandement du génie de la place.

Officiers d'administration principaux du génie VACHERON, Toulouse, et DURAND, Etablissement central de matériel de guerre.

Sous-intendant FIDELLE, intendance d'un corps d'armée : rempli depuis neuf mois les fonctions de directeur de l'intendance d'un corps d'armée, dans des conditions parfois difficiles. A se faire face avec beaucoup de décision et d'initiative à tous les besoins.

Sous-intendant SIRE, à une gare régulatrice : nombreuses annuités. A rendu de précieux services comme sous-intendant d'une gare régulatrice depuis le début de la campagne.

Sous-intendant JOUCLARD : excellent sous-intendant divisionnaire. Sait assurer son service d'une façon remarquable dans les circonstances les plus critiques. A de nombreuses campagnes et a acquis pendant cette guerre de nombreux titres. Très méritant, Sous-intendant DUVAL : arrivé fin novembre 1914 de l'intérieur au corps d'armée, n'a cessé depuis d'apporter le plus grand dévouement dans le service dont il est chargé.

Sous-intendant COLLIGNON D'ANCY, directeur de l'intendance d'un corps d'armée : assure depuis le début de la campagne avec zèle, activité et compétence, les besoins du corps d'armée dans des circonstances parfois difficiles.

Sous-intendant GAZOUNAUD : a acquis de nombreux titres depuis le commencement de la campagne. A rendu à la division de cavalerie, à laquelle il est rattaché, de précieux services. Nombreuses annuités.

Sous-intendants BAFFIE, 19^e région ; BARTHE, service d'une station-magasin ; PINGUET et SOUILLARD, 9^e région.

Officier d'administration RAPHEL, sous-intendance des étapes d'une armée : excellent officier principal des subsistances ; titulaire de longs et excellents services, ainsi que de nombreuses campagnes coloniales ou de guerre, n'a cessé depuis le mois de février 1915 d'apporter à l'exploitation des ressources en fourrages de la zone des étapes de l'armée un zèle, une ardeur et une habileté qui ont permis d'obtenir dans les meilleures conditions d'achat d'excellents résultats ; a contribué, pour sa part, très efficacement, au ravitaillement en fourrages des troupes de l'arrière.

Officier d'administration COMTE, gestionnaire du service des vivres d'une place : s'est distingué d'une façon toute spéciale depuis le début de la guerre

recherche du mieux. Parfaitement noté dans toute sa carrière.

Médecin principal SALEBERT : dirige avec une activité et une compétence remarquables le service de santé d'un corps d'armée. A parfaitement organisé ce service dans un détachement composé de plusieurs corps d'armée. A su imprimer à toutes les formations sanitaires un esprit d'initiative qui a donné les meilleurs résultats pour le relèvement rapide et le traitement des blessés.

Médecin principal LAPEYRE, hôpital d'évacuation n° 17/1 : bon médecin ; a fait son service depuis le début de la campagne à l'hôpital 17 avec conscience et dévouement.

Médecin principal PECH, chef du service de santé des étapes d'une armée : chirurgien de haute valeur, doué d'un jugement sûr et d'esprit d'initiative. Possède un talent d'organisation tout à fait remarquable dont ses chefs ont pu apprécier les résultats au cours de cette campagne.

Médecin principal POUILLAUME : dirige depuis le début des hostilités avec une très grande compétence le service de santé de la division et contribue activement à y maintenir une excellente situation sanitaire en organisant très judicieusement les évacuations, en maintenant les ambulances en parfait état et en faisant strictement observer les lois de l'hygiène dans les cantonnements et les tranchées. (Croix de guerre.)

Médecin principal VACHEZ : excellent chirurgien ayant remarquablement organisé dans l'intérieur, pendant les trois premiers mois de la campagne, de nombreuses installations hospitalières. Depuis le 18 novembre 1914, a rendu comme médecin chef d'une division les meilleures services par son activité et son dévouement. (Croix de guerre.)

Médecin principal FERRATON : ancien professeur au Val-de-Grâce, chirurgien réputé, dirige avec beaucoup d'intelligence, d'activité, les fonctions délicates de directeur du service de santé d'un corps d'armée. Excellent administrateur.

Médecin principal BARATE : dirige le service de santé d'un corps d'armée avec une grande compétence et une activité inlassable. A fait preuve, comme directeur du service de santé d'une division, d'une grande bravoure et d'un rare esprit de ressources, dans des circonstances critiques, qui lui ont permis, le soir d'un combat, de sauver 600 blessés qui, sans lui, seraient tombés au pouvoir de l'ennemi. (Croix de guerre.)

Médecin principal FÉVRIER, médecin chef des étapes : met au service des fonctions le plus grand dévouement et le plus grand zèle. Très grande compétence technique.

Médecin principal RICOUX : assure avec zèle et compétence les fonctions de directeur du service de santé du corps d'armée ; vigoureux et actif, sait commander, diriger et organiser.

Médecin principal RAYNAL : médecin-chef de service, très dévoué, a de l'autorité sur son personnel qu'il dirige parfaitement. Vigoureux, a fait toute la campagne et a rendu de très importants services. (Croix de guerre.)

Médecin principal BERNARD : médecin militaire très distingué, ancien agrégé du Val-de-Grâce ; a rendu, depuis le début de la campagne, de très importants services, par son activité et sa haute compétence technique. Dirige d'une façon parfaite le service du corps d'armée ; a fait preuve des plus rares qualités militaires de dévouement et d'organisation.

Médecin principal COLLINET : excellent chef de service. Actif, dévoué, compétent. Très méritant.

Médecin principal WEISS : excellent chef de service. A réussi à mobiliser, dans des conditions particulièrement difficiles, le service sanitaire de la place. A su improviser à plusieurs reprises les éléments sanitaires d'unités sortant de la place et ne possédant pas de matériel de campagne.

Médecin principal DOMMARTIN : excellent chef de service qui exerce sur tout son personnel une action incessante, particulièrement heureuse et féconde. S'attache avec le même zèle au maintien de la bonne santé des hommes avant l'action, autant qu'à assurer l'évacuation des blessés dans les meilleures conditions en périodes de combat.

Médecin principal REMY : démontre une grande activité et montre une grande compétence dans son service de directeur du service de santé d'un corps d'armée.

Médecin principal LICHT : officier du service de santé très actif et très dévoué, qui possède une grande compétence professionnelle. Dirige parfaitement le service de santé de sa division.

Médecins principaux WEISS, 21^e région ; **HUBLE**, 18^e région ; **DELORME**, 6^e région ; **DUPEYRON**, 7^e région, et **FOLLIASSON**, Algérie.

Pharmacien-major BISSÉRIÉ : pharmacien distingué, qui s'est fait remarquer depuis le début de la campagne dans le lourd service qu'il dirige à la gare régulatrice, par son zèle inlassable, son activité constante et sa haute valeur professionnelle, ne négligeant ni son temps ni sa peine. S'est fait grandement apprécier par l'excellente tenue de son service.

Pharmacien principal RISER, station magasin d'une place : dirige, depuis le début de la campagne, le service pharmaceutique dans une station magasin. Exerce ses fonctions avec une compétence reconnue de tous et avec le plus grand zèle.

Pharmacien principal PAULEAU, gouvernement militaire de Paris ; **GUILLOT**, station magasin.

Officier d'administration BORDELOIS, service de santé d'une armée : officier d'administration principal des plus méritants. S'acquitte avec autant de dévouement que de compétence de ses fonctions d'adjoint au chef supérieur du service de santé.

Officier d'administration FROMENTIN, service de santé des étapes d'une armée : a assuré d'une façon parfaite un service très important d'administration au cours de la campagne. Nombreuses annuités et campagnes antérieures.

Officier d'administration principaux GUYON, 15^e région, et **GUÉRIN**, subdivision de Nancy.

Ingénieur en chef DREYFUSS, directeur de la poudrerie nationale d'Esquerdes.

Lieutenant-colonel RONDE, 38^e d'infanterie coloniale : très bon chef de corps ayant de beaux états de services et de nombreuses campagnes antérieures. A été blessé au combat du 31 août 1914. (Croix de guerre.)

Capitaine MARBOT, 3^e d'infanterie coloniale : s'est parfaitement conduit au cours de la campagne actuelle, notamment le 20 septembre 1914, où il a tenu longtemps une position difficile et battue de toutes parts.

S'est fait jour à travers les groupes ennemis, emmenant ses blessés, ralliant ses hommes, et donnant dans ces circonstances un bel exemple de dévouement et de bravoure. S'était distingué au combat du 7 septembre 1914. (Croix de guerre.)

Capitaine PINCHON, 1^e d'infanterie coloniale : excellent officier, courageux, actif, calme, pénétrant, commande très bien son bataillon et dirige avec beaucoup de compétence les travaux des tranchées de première ligne. S'est fait remarquer par son allant et la façon énergique dont il commande son bataillon. (Croix de guerre.)

Capitaine MARTEL, Indo-Chine. **Médecin-major THOUOLON**, commandement supérieur des dépôts.

Appelé le 1^{er} mars 1915 au commandement d'un bataillon, a très activement participé à l'organisation et à la défense d'une position où il a fait preuve des plus réelles qualités militaires. (Croix de guerre.)

Colonel SABATIER, commandant une brigade d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début des opérations. S'est fait remarquer d'abord dans le commandement d'un régiment, puis dans celui d'une brigade où il a fait preuve d'un grand esprit de méthode et de fermeté. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron LALUBIN, à Madagascar. **Chef d'escadron PORCHIER**, commandant le groupe de sections de paro n° 15 du G.P.A. n° 11 : officier supérieur très méritant et très dévoué. Nombreuses campagnes.

Chef d'escadron FOURNIER, état-major de l'artillerie lourde d'une armée : a fait preuve de remarquables qualités de commandement, et a puissamment contribué au succès des attaques exécutées du 10 au 13 juin 1915 par une préparation méthodique et en contre-battant efficacement l'artillerie ennemie. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron CHARLIER, commandant le parc de munitions d'une armée : officier des plus remarquables. Etats de services exceptionnels. A échappé à la captulation d'une place en emmenant au milieu des plus grands dangers un détachement d'un millier d'hommes. Rend les meilleurs services comme commandant d'un parc principal de munitions d'une grande importance. Une blessure. (Croix de guerre.)

Colonel LANDAIS, 3^e d'artillerie coloniale : ancien chef de services. S'est acquis de nombreux titres depuis le début de la campagne. **Officier d'administration NIENCHET**, Maroc. **Sous-intendant GROSSELIN**, commandement supérieur des dépôts.

Officier d'administration principaux GUYON, 15^e région, et **GUÉRIN**, subdivision de Nancy.

Ingénieur en chef DREYFUSS, directeur de la poudrerie nationale d'Esquerdes.

Lieutenant-colonel RONDE, 38^e d'infanterie coloniale : très bon chef de corps ayant de beaux états de services et de nombreuses campagnes antérieures. A été blessé au combat du 31 août 1914. (Croix de guerre.)

Capitaine MARBOT, 3^e d'infanterie coloniale : s'est parfaitement conduit au cours de la campagne actuelle, notamment le 20 septembre 1914, où il a tenu longtemps une position difficile et battue de toutes parts.

S'est fait jour à travers les groupes ennemis, emmenant ses blessés, ralliant ses hommes, et donnant dans ces circonstances un bel exemple de dévouement et de bravoure. Vient encore de se signaler tout particulièrement pendant les combats des 9, 10 et 11 mai. (Croix de guerre.)

Capitaine PINCHON, 1^e d'infanterie coloniale : excellent officier, courageux, actif, calme, pénétrant, commande très bien son bataillon et dirige avec beaucoup de compétence les travaux des tranchées de première ligne. S'est fait remarquer par son allant et la façon énergique dont il commande son bataillon. (Croix de guerre.)

Capitaine MARTEL, Indo-Chine. **Médecin-major THOUOLON**, commandement supérieur des dépôts.

Au grade de chevalier.

Capitaine LEFEBVRE, 91^e d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nombreux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Capitaine MILLET, état-major d'un G. A. : a montré, depuis le début de la campagne, les plus solides qualités et a rendu les plus grands services à l'état-major du corps d'armée. Il a, en particulier, exécuté de nombreuses reconnaissances sous le feu de l'ennemi, qui lui ont permis de donner des renseignements très précis sur ses positions et a ainsi, contribué très activement au succès de nos attaques. (Croix de guerre.)

Capitaine PUIG, chef d'état-major d'une division : a montré en toutes circonstances de réelles qualités militaires et un mépris absolu du danger. (Croix de guerre.)

Capitaine TETREL, 104^e d'infanterie : excellent officier qui, au cours d'une longue carrière a rempli les fonctions les plus diverses et montré avec un zèle toujours égal les aptitudes les plus variées.

Dirige très militaire, expérimenté et actif, courageux et entreprenant, conduit et entraîne vigoureusement son bataillon. (Croix de guerre.)

Capitaine RETROUVÉ, 238^e d'infanterie : sur le front depuis le 10 octobre 1914, dans les tranchées pendant cinq mois, malgré 19 campagnes dont 8 à Madagascar, a assuré avec zèle et compétence les fonctions de directeur du service de santé du corps d'armée ; a parfaitement rempli tous ses devoirs avec la plus grande conscience et une sévérité inaltérable. Très méritant. (Croix de guerre.)

Colonel ANDLAUER, commandant une brigade d'infanterie : s'est distingué en toutes circonstances depuis le début de la campagne comme chef de corps et commandant de brigade. Blessé à la bataille de la Marne, est revenu sur le front à peine guéri. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel CONDAMY, 3^e d'infanterie coloniale : nombreuses annuités et campagnes antérieures. Sur le front depuis le début de la campagne. S'est fait remarquer par son énergie et a été cité à l'ordre de l'armée. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel BROUSSÉ, 4^e d'infanterie coloniale : officier de haute valeur, plein de zèle, d'un jugement très sûr et très droit.

Capitaine DORSEMAINE, chef du service aéronautique d'une armée : a exécuté, dans des conditions périlleuses, de nombreuses reconnaissances aériennes fructueuses. En outre, déploie la plus grande activité et fait preuve de la plus grande initiative dans les fonctions de chef du service aéronautique de l'armée, fonctions qu'il remplit parfaitement depuis plus de six mois, et dans lesquelles il rend les plus grands services. A su adapter à ses besoins constamment croissants, les moyens mis à sa disposition et obtenir, par l'habile direction donnée à son personnel, d'excellents résultats. (Croix de guerre.)

Soldat FOUILLEUL, 124^e d'infanterie : s'est fait remarquer par sa bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part. Blessé le 4 novembre 1914, a dû être amputé de l'avant-bras droit.

Soldat HADEAU, 124^e d'infanterie : a fait preuve de zèle et de dévouement. Blessé le 17 septembre 1914. A dû subir l'énucléation de l'œil droit.

Soldat MEIGNAN, 124^e d'infanterie : s'est toujours distingué par son activité et sa bravoure. Blessé le 15 septembre 1914. A dû subir l'amputation de l'avant-bras gauche.

Soldat NAVEAU, 124^e d'infanterie : a fait preuve de zèle et de dévouement. Blessé le 17 septembre 1914. A dû subir l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat SOULAS, 124^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités militaires. Blessé le 4 novembre 1914. A subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat COPIN, 124^e d'infanterie : s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu. Blessé le 4 octobre 1914. A dû subir l'amputation de la main gauche.

Soldat GIDE, 330^e d'infanterie : excellent commandant de compagnie, très énergique et plein d'entrain. A fait preuve de bravoure au cours de plusieurs bombardements. (Croix de guerre.)

Soldat LOUIS, 124^e d'infanterie : n'a cessé de montrer le plus grand zèle et le plus complet dévouement. A été grièvement blessé le 29 septembre 1914.

Lieutenant GABET, 124^e d'infanterie : officier payeur depuis le début de la campagne, s'acquitte parfaite de ses dévouées fonctions. A fait preuve de sang froid et d'initiative en faisant abattre par le feu des conducteurs du T. R. un avion ennemi. (Croix de guerre.)

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent BERNADIE, 101^e d'infanterie : le 4 octobre, chargé de tenir coté que coûte une position, a résisté jusqu'au moment où il a été grièvement blessé. Fait prisonnier, il réussit à s'échapper et à traverser les lignes allemandes en sauvant un soldat grièvement blessé. A été amputé du bras gauche.

Soldat LAFAY, 101^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 26 septembre 1914, a subi l'amputation de la jambe droite ; très bon soldat, ayant fait tout son devoir.

Soldat JOUBERT, 102^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 14 septembre 1914 au moment où sa section se portait en avant pour attaquer une fraction ennemie. A perdu l'œil gauche.

Soldat LEBEUGLE, 102^e d'infanterie : blessé grièvement à la jambe droite et ses camarades ayant voulu le relever, a répondu : « Ne vous occupez pas de moi, j'ai mon compte, prenez mes vivres et n'oubliez pas ma cagoule. » A été amputé de la jambe droite.

Soldat MOULIN, 102^e d'infanterie : a toujours fait preuve du plus beau courage et a mérité à différentes reprises les éloges de ses chefs. A été blessé très grièvement le 4 novembre et a perdu l'œil gauche.

Soldat FAUCHER, 126^e d'infanterie : agent de liaison auprès de son capitaine pendant l'attaque du 26 avril, a eu la jambe cassée pendant qu'il portait un ordre à sa section, a rempli tout de même sa mission et est venu rendre compte de l'exécution de l'ordre avant d'aller se faire panser.

Adjudant SISMANOGLU, escadrille M. F. 44 : d'une rare bravoure, n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à survoler les lignes ennemis à faible altitude pour accomplir sa mission. A exécuté de nombreux vols de nuit.

Le 15 mai, armé d'une carabine, a attaqué résolument un avion allemand, l'a empêché de continuer sa reconnaissance et l'a obligé, par une poursuite habile, à rentrer dans ses lignes.

Sergent NOEL, escadrille

Soldat REYNIER, 53^e d'infanterie : brave soldat, qui a été atteint par une bombe ennemie, le 28 avril, alors qu'il était à son poste. A dû subir l'amputation de la jambe. A montré le plus grand calme après sa blessure.

Soldat LAPARRA, 113^e d'infanterie : bon soldat, très courageux. De service dans les tranchées de premières lignes, a été très grièvement blessé, le 28 avril 1915, par une bombe, et a été amputé d'une jambe.

Adjudant DARSET, 2^e d'infanterie coloniale : le 6 mai, une mine ayant explosé à quelques mètres de la tranchée, est allé immédiatement occuper l'entonneoir, l'a organisé et a obligé à reuler une dizaine d'Allemands qui s'avancent. Ne cesse de donner en toutes circonsances le plus bel exemple par son calme et sa belle tenue sous le feu.

Sergent FOURNOLS, 2^e d'infanterie coloniale : le 6 mai, une mine ayant explosé à quelques mètres de la tranchée, est allé immédiatement occuper l'entonneoir, l'a organisé et a obligé à reculer une dizaine d'Allemands qui s'avancent. Ne cesse de donner en toutes circonsances le plus bel exemple par son calme et sa belle tenue sous le feu.

Sergent GOERY, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier de la plus grande bravoure, déjà cité à l'ordre de l'armée. A pris la tête d'une section dont l'officier était blessé. Le 11 mai, a pénétré, dans un blockhaus allemand, y a renversé l'ennemi à coups de baïonnette, puis à coups de bombes. Blessé à la main, a continué jusqu'à la fin du combat à lancer des grenades et a refusé de se laisser évacuer.

Chasseur BOYET, 15^e bataillon de chasseurs : chasseur énergique, a toujours donné l'exemple du courage ; se trouvant, le 9 mai, dans un boyau violentement arraché de grenades et de pétards, a rejeté les engins non éclatés à l'ennemi et a eu la main droite emportée et plusieurs blessures aux jambes au cours de cette action. Très bon chasseur. A été amputé du bras droit.

Chasseur DUPPLY, 28^e bataillon de chasseurs alpins : blessé d'une balle le 22 août 1914, a été amputé du bras gauche. Très bon chasseur, qui s'est bien comporté dans tous les combats.

Chasseur ROUX, 28^e bataillon de chasseurs : blessé d'une balle au cours d'une patrouille le 5 septembre 1914. A été amputé du bras gauche. Très bon chasseur, ayant toujours fait preuve de la plus grande bravoure.

Soldat SUDRE, 13^e territorial d'infanterie : n'a pas hésité à sortir de son abri pour se porter à son poste de combat, malgré un feu très violent de l'artillerie ennemie. A subi une grave blessure qui a nécessité l'amputation du bras droit.

Caporal MATTÉI, 14^e bataillon de chasseurs : est bravement conduit au Maroc depuis le début de la campagne. Grièvement blessé le 29 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Chasseur CHALUT, 14^e bataillon de chasseurs : est resté courageusement à son poste dans un village soumis à un très violent bombardement. Grièvement blessé, a perdu l'œil.

Adjudant DEJEAN, 28^e d'infanterie : le 11 mai, a entraîné trois fois de suite sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue ; ayant de nouveau rallié sous un violent bombardement, est reparti une quatrième fois entraînant les hommes d'une autre compagnie jusqu'à ce qu'il tombât blessé.

Caporal JARDON, 9^e zouaves de marche : déjà cité deux fois. Sous-officier d'une bravoure admirable ; sous un feu des plus violents en plein jour, a assuré personnellement la liaison avec une unité voisine. A pu ainsi prendre à revers et corner une fraction ennemie qui se débattait désespérément. (Combats de tranchées du 16 mai 1915.)

Sergent SANTET, 1^e mixte de zouaves tirailleurs : le 15 mai 1915, à l'attaque des positions ennemis, s'est élancé bravement en avant, arrivant le premier sur la position conquise ; le chef de section étant tombé, a pris le commandement de la section et l'a maintenue énergiquement sous un feu intense d'artillerie lourde, tout en montrant un réel mépris du danger dans l'organisation de la position. A été ensuite blessé grièvement d'un éclat d'obus au ventre, mais n'en a pas moins, malgré sa souffrance, encouragé ses hommes, leur donnant ainsi un bel exemple de courage et de sang-froid.

Caporal VENDEUIL, téléphoniste au 9^e zouaves de marche : caporal téléphoniste de l'équipe du bataillon, s'est toujours acquis de ses fonctions une zèle et une conscience. A fait preuve de beaucoup de dévouement et de courage au cours du combat du 26 avril, assurant le fonctionnement de ses lignes sous un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie lourde. Le 27, alors qu'il se trouvait à son téléphone, a été grièvement blessé par l'éclatement d'un obus de 210, de 27 éclats dont l'un a nécessité l'ablation de l'œil droit.

Caporal MARTINO, 2^e bis de zouaves de marche : s'est volontairement offert pour aller chercher des blessés en plein jour et sous un feu des plus violents et en a ramené plusieurs.

Tirailleur BELHACENÉ ABDELKADER OULD DJILALI, 2^e tirailleurs de marche : jeune soldat engagé pour la durée de la guerre le 12 août 1914. Grièvement blessé le 28 avril 1915, a subi l'énucléation de l'œil droit.

Tirailleur DIDANE MOHAMMED OULD ALLI, 2^e tirailleurs de marche : blessé le 4 avril 1915 par un éclat d'obus étant sentinel dans un petit poste. A subi l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat LORCY, 26^e d'infanterie : très bon soldat dévoué et plein d'entraînement. Toujours volontaire pour les patrouilles. Grièvement blessé le 9 mai 1915, restera paralysé.

Tirailleur BEN AMARA BELKAÏD, 2^e tirailleurs de marche : le 12 mai 1915, étant en sentinelle dans la tranchée de première ligne pendant un bombardement très violent, a été très grièvement blessé par une bombe. A été amputé du bras droit.

Tirailleur KEHAL MOHAMMED, 2^e tirailleurs de marche : vieux soldat, brave et dévoué, nombreuses campagnes. Blessé le 25 septembre 1914, a rejoint dès guérison et a été de nouveau blessé grièvement le 16 avril 1915. S'est montré très courageux, a supporté bravement sa douleur et a encouragé ses camarades avant d'être évacué.

Caporal AUER, 35^e d'infanterie : ancien légionnaire, ayant accompli quinze ans de services. N'a pas hésité à s'engager à l'âge de quarante-quatre ans pour la durée de la guerre. Donne à tous le plus bel exemple de bravoure et de discipline. S'est distingué à maintes reprises, notamment au cours de l'attaque du 12 novembre dernier, en se portant crânement en avant contre les tranchées allemandes et en se maintenant toute la journée sous le feu de l'ennemi posté à moins de 200 mètres.

Sergent YVON, 1^e mixte de zouaves et tirailleurs : a fait preuve dans le combat du 15 mai des plus belles qualités de courage et d'énergie, en aidant son lieutenant à se maintenir en un poste très difficile et à résister à

quelques Grièvement blessé, a conservé son commandement jusqu'à ce qu'il ait perdu connaissance.

Adjudant CLARY, 4^e bataillon de chasseurs : excellent chef de section à tous les points de vue. S'est fait remarquer en toutes circonsances par son courage et son énergie, notamment lors de l'attaque de nuit allemande du 6 mai. Blessé par des éclats de bombes, a conservé néanmoins son commandement jusqu'à ce qu'il ait repoussé l'attaque.

Sergent PHILIPPE, 2^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un courage et d'un entraînement remarquables, déjà cité à l'ordre de l'armée, entrainé crânement sa section à l'assaut des tranchées allemandes et s'est maintenu six heures dans le poste qu'il avait enlevé.

Tirailleur MEBREK SAID BENALI, 1^e tirailleurs de marche : sur le front depuis le début de la guerre. Cité à l'ordre du jour pour sa belle attitude, le 22 août 1914. Le 22 avril 1915, presque asphyxié par des vapeurs délétères, a néanmoins opposé une héroïque résistance à l'ennemi et a contribué ainsi à sauver la vie de son lieutenant de section.

Caporal AMBROSINO, 7^e zouaves de marche : revenu au front après une blessure, a toujours montré un entraînement et un esprit de sacrifice remarquables. S'est particulièrement distingué le 16 mai à l'attaque des tranchées allemandes où il faisait partie du groupe de bombardiers qu'il entraîna avec beaucoup d'initiative.

Sergent FAIDEAU, 7^e zouaves de marche : depuis le début de la campagne a toujours montré la plus grande bravoure et un mépris absolu du danger. Très bon sous-officier, sachant merveilleusement entraîner ses hommes. A été grièvement blessé le 17 mai dans la tranchée que la compagnie avait enlevé la veille, alors qu'il encourageait ses hommes à résister sous le violent feu d'artillerie lourde qui bouleversait la tranchée.

Adjudant JEANDIN, 2^e bis de zouaves de marche : sous-officier du plus grand mérite. Attitude au feu superbe. Vient encore de se distinguer le 7 mai en faisant une reconnaissance périlleuse sur le terrain où sa compagnie devait attaquer. A été blessé grièvement.

Adjudant CAZENAVE, 2^e bis de zouaves de marche : attitude de tout à fait remarquable au feu aux combats du 16 au 18 mai.

Clairon MARTINO, 2^e bis de zouaves de marche : s'est volontairement offert pour aller chercher des blessés en plein jour et sous un feu des plus violents et en a ramené plusieurs.

Tirailleur BELHACENÉ ABDELKADER OULD DJILALI, 2^e tirailleurs de marche : le 10 septembre 1914, a été atteint par un éclat d'obus alors qu'il était à son poste dans la tranchée et a été amputé du bras gauche.

Soldat JOLLIET, 123^e d'infanterie : excellent soldat, animé du meilleur esprit, courageux et plein d'entraînement. Blessé une première fois le 6 septembre 1914, a été de nouveau atteint le 29 avril 1915 par éclats d'obus de gros calibre et a subi la résection du genou.

Soldat BERRON, 323^e d'infanterie : bon soldat. Belle attitude au feu. A été atteint le 10 septembre d'une blessure qui a nécessité l'amputation de la jambe droite.

Soldat VIGNERON, 27^e d'infanterie : au combat du 20 août, a été atteint de plusieurs blessures à la face pouvant entraîner la perte de la vue. Très bon soldat, ayant fait preuve d'une belle attitude au feu.

Sergent MONNET, 35^e d'infanterie coloniale : sous-officier très courageux et très méritant. Le 14 mai, atteint pendant un bombardement d'artillerie de gros calibre, de contusions multiples et d'une blessure grave (arrachement du pied entraînant l'amputation, ainsi que d'une fracture du bassin), a fait preuve de la plus grande énergie et n'a cessé de plaisanter pendant qu'on le pansait.

Soldat FAROUAT, 123^e d'infanterie : a montré le plus grand courage dans toutes les actions auxquelles il a pris part. Blessé une première fois le 16 septembre 1914, a été de nouveau blessé le 27 avril par un éclat d'obus de gros calibre et a subi la résection du coude.

Soldat GIRAUD, 123^e d'infanterie : blessé grièvement le 24 avril 1915, a fait preuve du plus grand sang-froid, encourageant ses autres camarades blessés et donnant par son calme un bel exemple de bravoure.

Soldat LEVESQUE, 123^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre de se porter au secours d'une tranchée violentement attaquée par l'ennemi, en a refoulé les premiers éléments, a établi une barricade et s'y est maintenu jusqu'à l'arrivée des renforts. Le lendemain a été grièvement blessé lorsque, pendant le bombardement, il observait avec ses veilleurs. A perdu les deux yeux.

Soldat ROBIN, 123^e d'infanterie : excellent soldat ayant fait preuve en toutes circonsances de dévouement, d'activité et de bravoure. Grièvement blessé par un éclat d'obus de gros calibre. Ne pourra retrouver complètement l'usage d'un bras.

Adjudant MARTUING, 144^e d'infanterie : sous-officier remarquable par son entraînement, sa vigueur, son courage ; blessé grièvement le 24 août au bras droit par une balle, alors

qu'il entraînait sa section à l'assaut. Ne pourra retrouver l'usage de son bras.

Soldat LARUE, 123^e d'infanterie : excellent soldat, énergique et dévoué, d'une belle attitude au feu. Grièvement blessé le 17 novembre 1914, a été amputé du bras droit.

Caporal BORDE, escadrille C-53 : a sollicité et rempli avec succès une mission périlleuse.

Sergent GOERY, 15^e bataillon de chasseurs :

sous-officier de la plus grande bravoure, déjà cité à l'ordre de l'armée. A pris la tête d'une section dont l'officier était blessé. Le 11 mai, a pénétré, dans un blockhaus allemand, y a renversé l'ennemi à coups de baïonnette, puis à coups de bombes. Blessé à la main, a continué jusqu'à la fin du combat à lancer des grenades et a refusé de se laisser évacuer.

Chasseur FAURE, 28^e bataillon de chasseurs alpins : blessé le 7 septembre 1914 d'un éclat d'obus, a été amputé de la cuisse droite. Bon chasseur ayant fait preuve en toutes circonsances d'entraînement et de bravoure.

Caporal BRUGEAT, 28^e bataillon de chasseurs : excellent gradé. A été blessé d'une balle en défendant son poste attaqué par une fraction ennemie supérieure le 5 octobre.

Soldat DÉTROYAT, 28^e bataillon de chasseurs alpins : blessé le 1^{er} novembre 1915 d'une balle en organisant la position conquise. A été amputé du bras gauche. Très bon chasseur.

Chasseur COLOMBET, 28^e bataillon de chasseurs alpins : blessé le 1^{er} novembre en chargeant à la baïonnette à l'assaut des tranchées ennemis. Très bon chasseur. A été amputé du bras droit.

Soldat DESCORMES, 75^e d'infanterie : très bon chasseur, volontaire pour l'exécution d'un travail périlleux a été atteint d'une balle à la tête qui lui a occasionné la perte de la vue.

Sergent-major LAFAILLE, 50^e d'infanterie : a fait preuve d'un très grand courage pendant le bombardement ininterrompu pendant huit heures, d'obus de tous calibres. Au moment de l'attaque par l'infanterie ennemie est monté sur le parapet pour mieux tirer en chantant la *Marseillaise*. Ne cesse de donner l'exemple du courage et du sang-froid.

Sergent REMINERAS, 8^e tirailleurs indigènes : s'est distingué en toutes circonsances par sa brillante conduite au feu. Blessé une première fois le 2 octobre 1914, a été de nouveau blessé au combat du 27 avril 1915.

Sergent RENAUD, 29^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage pendant le bombardement violent et prolongé de la tranchée qu'il occupait. N'a cessé d'observer l'ennemi et a reçu trois nouvelles blessures. Ait déjà été blessé trois fois.

Caporal CAMUS, 1^{er} de marche colonial : chef de section à tous les points de vue. S'est fait remarquer en toutes circonsances par son courage et son entraînement.

Soldat LILLE, 50^e d'infanterie : soldat très courageux. Avec un réel mépris de la mort, a fait preuve d'un très grand courage pendant le bombardement violent et prolongé de la tranchée qu'il occupait. N'a cessé d'observer l'ennemi et a contribué ainsi à sauver la vie de son lieutenant de section.

Soldat CODERC, 1^{er} de marche colonial : s'est résolument porté à l'assaut d'une tranchée allemande dans laquelle il est entré un des premiers. En est ressorti pour aller chercher des renforts, y est revenu et s'est courageusement maintenu sur la position jusqu'à l'épuisement complet de ses forces.

Sergent-major LAFAILLE, 50^e d'infanterie : a fait preuve d'un très grand courage pendant le bombardement violent et prolongé de la tranchée qu'il occupait. N'a cessé d'observer l'ennemi et a contribué ainsi à sauver la vie de son lieutenant de section.

Sergent JARDON, 9^e zouaves de marche : réussit avec de nombreux succès à occuper et à ramener dans les tranchées françaises un officier et trois soldats grièvement blessés, couchés à proximité des tranchées allemandes.

Adjudant DEJEAN, 28^e d'infanterie : le 11 mai, a entraîné trois fois de suite sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue ; ayant de nouveau rallié sous un violent bombardement, est reparti une quatrième fois entraînant les hommes d'une autre compagnie jusqu'à ce qu'il tombât blessé.

Sergent JARDON, 9^e zouaves de marche : réussit avec de nombreux succès à occuper et à ramener dans les tranchées françaises un officier et trois soldats grièvement blessés, couchés à proximité des tranchées allemandes.

Adjudant DEJEAN, 28^e d'infanterie : le 11 mai, a entraîné trois fois de suite sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue ; ayant de nouveau rallié sous un violent bombardement, est reparti une quatrième fois entraînant les hommes d'une autre compagnie jusqu'à ce qu'il tombât blessé.

Sergent JARDON

Adjudant VILLEMIN, 60^e d'infanterie : s'est distingué par son courage en de nombreuses circonstances et a été blessé le 20 septembre, en dernier lieu à la date du 10 mai, les Allemands ayant planté à quelques mètres de leur tranchée un poteau frontière constituant un défi aux troupes françaises leur faisant face et toutes les tentatives pour détruire ce poteau ayant été vaines, s'est élancé avec un courage héroïque hors de la tranchée, accompagné d'un caporale, sous une grêle de balles et parvenu à l'arracher et a rapporté ce trophée dans nos lignes.

Caporal BEAURE, 29^e d'infanterie : le 20 septembre a fait preuve du plus grand courage en allant seul reconnaître le terrain en avant de la position de sa compagnie. A dû faire le coup de feu pour se défendre, a été grièvement blessé en revenant et a pu rendre compte de ce qu'il avait vu en ajoutant : « Je suis blessé, mais j'en ai tué deux. »

Sergent-major LALLEMAND, 4^e zouaves de marche : bon et brave sous-officier qui, blessé lui-même d'un éclat d'obus au bras gauche, le 7 novembre, ne s'occupa que de secourir son capitaine, inortement blessé. A montré les plus belles qualités militaires. A été amputé du bras gauche.

Soldat CROIZET, brancardier, 4^e zouaves de marche : grièvement blessé le 17 septembre 1914 en se portant au secours de son officier. Brave soldat. A été amputé du bras droit.

Soldat BORDEL-PERRONCEL, 4^e zouaves de marche : bon soldat ayant fait son devoir en toutes circonstances. Grièvement blessé le 24 septembre 1914. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat BATTEAU, 4^e zouaves de marche : admirable de courage pendant l'action, plus remarquable encore après sa blessure, le 7 novembre 1914, par le stoïsme avec lequel il a refoulé toute plainte pendant une journée entière passée sur le terrain, sans secours, en attendant les brancardiers. A perdu l'œil droit.

Soldat CHARLES, 4^e zouaves de marche : bon soldat qui s'est toujours bien conduit au feu. A été blessé le 23 août 1914 et a perdu l'œil gauche.

Soldat DUMORTIER, 4^e zouaves de marche : très bon soldat, ayant fait preuve de courage et d'énergie dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé le 10 novembre 1914, a été amputé du bras gauche.

Soldat SALLE, 4^e zouaves de marche : s'est distingué par sa brillante attitude au feu. A été grièvement blessé le 11 novembre 1914 et a subi l'amputation du bras droit.

Soldat VILLALONGA, 4^e zouaves de marche : soldat ayant toujours fait preuve de zèle et de dévouement. Blessé le 5 novembre 1914, a perdu l'œil droit.

Soldat MORIN, 94^e d'infanterie : ayant eu le bras droit enlevé, s'est écrit : « Je veux encore lancer un pétard. » N'est parti qu'après l'avoir lancé.

Caporal LACROIX, 94^e d'infanterie : blessé une première fois à son poste d'écoute, est retourné au combat après pansement sommaire et a été blessé très grièvement. Conduite hors pair au cours de l'attaque.

Adjudant GENY, 9^e génie : à l'attaque du 21 mars, s'est fait remarquer par sa ténacité et sa présence d'esprit en faisant exécuter sous le feu de l'ennemi, des travaux dans une tranchée bouleversée par les explosifs. A donné un très bel exemple de bravoure pendant l'attaque du 23, et a fait preuve du plus grand mépris du danger en dirigeant, sous un feu très violent, l'organisation d'une tranchée en partie occupée par l'ennemi. A reçu deux blessures.

Sergent PITROU, 155^e d'infanterie : le 5 mai a conduit vigoureusement une contre-attaque qui a chassé l'ennemi d'un petit poste qu'il venait d'occuper. A tué de sa main un soldat allemand. S'est, le 9 mai, précipité le premier dans une tranchée ennemie et a été grièvement blessé.

Adjudant PORCHER, 45^e d'artillerie : le 20 mai 1915 un obus ayant démolé l'observatoire où il se trouvait et tué le lieutenant et le maréchal des logis-chef de sa batterie, bien qu'il fut blessé à la tête n'a consenti à se laisser panser qu'après avoir fait dégager les corps des deux victimes et les avoir fait transporter à l'ambulance.

Caporal DEFRENCE, 161^e d'infanterie : chef d'une équipe de grenadiers participant aux

attaques des 29 et 30 avril, a mené celles-ci avec énergie et n'a quitté son poste qu'après avoir été grièvement blessé.

Soldat CAUCHY, 161^e d'infanterie : volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 1^{er} mai a été gravement atteint alors qu'à la tête des grenadiers de sa compagnie, il empêchait le débouché d'une attaque ennemie. Avait été blessé une première fois le 22 septembre 1914.

Soldat LEBAS, 150^e d'infanterie : a moitié enseveli par l'explosion d'une mine a fait un barrage sur les bords de l'entonneoir et y a été très grièvement blessé en défendant ce barrage à coups de fusil.

Soldat LE NAOUÉ, 1^{er} d'infanterie coloniale : faisant partie d'un détachement de travailleurs qui réparaient les tranchées en première ligne dans la nuit du 15 au 16 mai, a été blessé très grièvement par l'explosion d'un pétard allemand (blessure aux yeux pouvant amener la cécité).

Adjudant-chef PERRIN, 7^e bataillon de chasseurs alpins : belle conduite au feu. Lors d'une attaque allemande dans le brouillard, a dirigé une contre-attaque avec une énergie rare et a provoqué la retraite de l'ennemi.

Caporal GASSON, 133^e d'infanterie : très méritant. A fait preuve d'une très grande énergie et d'un grand sang-froid pour maintenir son escouade dans une situation périlleuse lorsque son poste, après une explosion de mine qui l'avait à moitié démolie, était attaqué par toute une section ennemie.

Chasseur GENEVOIS, 22^e bataillon de chasseurs alpins : très bon chasseur, plein d'entrain et de bravoure. A donné l'exemple du courage au feu en marchant au premier rang à l'attaque le 3 septembre 1914. A été blessé grièvement.

Maitre ouvrier BADRÉ, groupe de bombardement, m^{le} 487 : excellent mécanicien mitraillleur, a fait particulièrement preuve de sang-froid et de courage dans un accident d'avion où il était passager. Blessé lui-même grièvement après avoir aidé le pilote à sortir des débris, est retourné à l'avion et a arrêté le moteur en arrachant à la main les fils de la magnéto, évitant ainsi un incendie et une explosion imminente, l'avion transportant une bombe.

Sergent BOEHLER, 359^e d'infanterie : Alsacien engagé volontaire pour la durée de la guerre, ancien soldat de la légion étrangère, réformé pour infirmité contractée au service. Depuis le début de la campagne, fait preuve d'un courage remarquable, toujours le premier au feu. Blessé grièvement le 7 mai, son chef de section ayant été tué, a assuré l'évacuation des blessés de la section de mitrailleuses et n'a quitté son poste qu'après avoir passé régulièrement son service.

Canonnier SIMON, 4^e d'artillerie : a toujours fait preuve d'un grand courage depuis le début de la campagne. Grièvement blessé alors qu'il ravitaillait la batterie en passant par une route bombardée par l'ennemi. A été amputé de la jambe gauche.

Sergent DUTREIX, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, a été cité à l'ordre de la division et de la brigade pour sa belle conduite. Blessé le 25 janvier 1915 d'une balle à la tête est revenu à peine guéri prendre sa place au combat. Blessé grièvement le 13 mai 1915 au moment où, sous un violent bombardement, il donnait à ses hommes l'exemple du courage le plus tranquille, ne s'est laissé soigner qu'une fois le combat terminé.

Chasseur AVET-LE-VEUF, 51^e bataillon de chasseurs : a toujours fait preuve de bravoure et d'endurance. A été blessé très grièvement le 25 septembre. A dû subir l'énucléation de l'œil droit et n'a pu conserver sa jambe droite, qui avait été fracturée, que grâce à trois interventions chirurgicales.

Adjudant JAMMES, 215^e d'infanterie : chef de section modèle, qui a toujours su inculquer à ses hommes l'esprit de devoir et d'abnégation. Blessé grièvement le 25 décembre en portant sa troupe à l'attaque.

Cavalier CARPENTIER, 23^e dragons : ayant été fait prisonnier le 30 août, s'est évadé le même jour et a rejoint un régiment d'infanterie avec lequel il a combattu, a été blessé à la jambe. Après un mois d'hôpital est parti comme volontaire au groupe cycliste de la division, a été blessé à la main et est resté à son poste. A été de nouveau blessé de deux balles de shrapnell.

Cavalier BERNARDIN, 23^e dragons : a été blessé trois fois : le 24 septembre, d'une balle dans le côté gauche ; le 4 novembre, d'un éclat d'obus à l'épaule gauche ; le 19 décembre, d'une balle dans le bras. S'est fait remarquer par son courage et son énergie. Est resté dans la tranchée jusqu'à ce que le chef de peloton lui eut donné l'ordre d'aller se faire panser à l'arrière.

Soldat MORICE, 93^e d'infanterie : bon soldat, ayant fait preuve de courage et d'énergie dans tous les combats auxquels il a pris part. A été atteint le 21 mars d'une grave blessure (maxillaire brisé).

Soldat GARCIN, 30^e d'infanterie : soldat très courageux et très dévoué. S'est signalé par son mépris du danger en toutes circonstances. A reçu le 25 septembre 1914 à l'attaque d'une localité, une grave blessure qui lui a fait perdre la vue.

Soldat POUJOULY, 139^e d'infanterie : a été blessé le 23 septembre 1914 en sentinel de un petit poste. Modèle de courage et de dévouement. Demandait à faire partie des patrouilles et des reconnaissances. A perdu l'œil droit.

Soldat THEROU, 139^e d'infanterie : très courageux, modèle de dévouement. Blessé d'un éclat d'obus le 26 août 1914 en ramenant son sergent blessé mortellement. A été amputé du bras gauche.

Soldat JOUNARD, 139^e d'infanterie : brave soldat. Très belle attitude au feu. Blessé dans l'attaque d'un bois le 16 septembre 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat DUBOIS, 139^e d'infanterie : très brave soldat, belle attitude au feu. Blessé à la défense d'un bois le 16 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat LAUTUEJOUL, 139^e d'infanterie : soldat très courageux. Belle attitude au feu. Blessé à l'attaque d'un bois le 16 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat MAZARGUIL, 139^e d'infanterie : brave soldat. Belle attitude au feu. Blessé à la défense d'un bois le 5 septembre 1914. A été amputé du bras gauche.

Soldat DABERNAT, 139^e d'infanterie : s'est bien conduit au feu. Blessé le 16 septembre à la défense d'un village. A été amputé de la jambe gauche.

Sergent BENOIT, 139^e d'infanterie : blessé grièvement de deux balles en conduisant une patrouille à 700 mètres des tranchées jusqu'aux lignes ennemis, en a conservé le commandement. Cité à l'ordre de l'armée. A été amputé de l'avant-bras gauche.

Adjudant DELRIEU, 139^e d'infanterie : chef de section d'une bravoure remarquable. A enlevé brillamment sa section le 11 août, jusqu'aux lignes allemandes. Est tombé atteint de trois graves blessures.

Soldat CITHAREL, 118^e d'infanterie : très énergique. A toujours montré une bravoure digne des plus grands éloges. Blessé le 22 février. A été amputé de la cuisse gauche.

Caporal THIRIET, 62^e d'infanterie : a toujours donné à son escouade le meilleur exemple du devoir et du sacrifice ; a été blessé grièvement en dirigeant lui-même le travail de pose de fils de fer (14 avril 1915). A perdu l'œil gauche.

Maréchal des logis LACROIX, 5^e batterie du 56^e d'artillerie, artillerie d'une division m^{le} 079 : excellent sous-officier animé du meilleur esprit et plein d'entrain, a rendu de grands services dans les fonctions d'éclaireur. Blessé par accident, a fait preuve de courage et a exprimé le regret de ne pouvoir continuer à servir son pays, encourageant et excitant le moral de tous autour de lui. A subi l'amputation du pied gauche et la désarticulation des genoux.

Soldat THOMIÈRE, 96^e d'infanterie : bon soldat, zélé et dévoué. A été blessé le 29 aout et a subi l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat VALLET, 96^e d'infanterie : a fait son devoir dans tous les combats auxquels il a pris part. A été blessé le 24 octobre 1914 et a été amputé du pied droit.

Sergent BOX, 81^e d'infanterie : sous-officier ayant fait preuve d'énergie et de bravoure. Blessé le 6 décembre 1914, a dû être amputé de l'avant-bras droit.

Soldat BOUSQUET, 81^e d'infanterie : belle attitude au feu. Blessé le 1^{er} octobre 1914. A dû être amputé de la jambe droite.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.